

choisir

revue culturelle
n° 633 – septembre 2012

Contestation
salutaire

HOPE



Pour une Europe de l'Esprit

*Père, sur nos terres d'Europe,
ombres et lumières, nuit et brouillard,
matins légers de soleil et soirs de fruits sereins,
sur nos terres d'Europe,
terre de sang et de compassion,
de fanatismes et de retrouvailles fraternelles,
Toi, Seigneur, quel regard portes-tu ?*

*Nous savons tant de générosités
dépensées sans compter, lumières de liberté.*

*Mais Toi, Seigneur, où nous appelles-tu ?
Tu as donné à quelques-uns,
il y a cinquante ans, un esprit de paix :
qui aurait pensé que la réconciliation
l'emporterait ainsi sur l'esprit de revanche,
la confiance sur les déchirures ?*

*Des collines d'orgueil se sont abaissées,
des plaines se sont ouvertes et la paix est venue.
Que ce soit Ta Paix !*

*Nous te bénissons, Père,
pour ces quelques pas faits les uns avec les autres :
nous avons su vaincre les voix de méfiance,
découvrir au-delà des frontières et des masques,
des sœurs et frères en humanité. (...)*

Père Gabriel Nissim



choisir

n° 631 - septembre 2012

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Sceaux 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/GODONG.

Protestation à la Défense (Paris)

p. 6 : Pierre Pittet

p. 11 : Archives CIRIC

p. 14 ; p. 18 : P. Deliss/GODONG

p. 21 : Charlotte Moreau

p. 25 ; p. 27 : Lucienne Bittar

p. 30 : Les Films du Losange

p. 33 : Rencontres Arles

p. 35 : Carl Van Vechten

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

	Editorial	2
Des lendemains qui déchantent	<i>par Etienne Perrot</i>	
	Témoignage	7
L'eau du puits	<i>par Alain Simonin</i>	
	Spiritualité	8
Tout se transforme	<i>par Bruno Fuglistaller</i>	
	Eglise	9
Vatican II. Un esprit intemporel	<i>par Albert Rouet</i>	
	Eglise	13
La contestation, signe de vitalité	<i>par Jerry Ryan</i>	
	Economie	17
Un mensonge. Une économie mondiale à deux vitesses	<i>par Yilmaz Akyüz</i>	
	Politique	20
Des fondations pour l'euro	<i>par Pierre de Charentenay</i>	
	Société	24
Chili : eldorado menacé	<i>par Lucienne Bittar</i>	
	Libres propos	28
Rio +20, mythe et réalité	<i>par René Longet</i>	
	Cinéma	30
Un film-geste	<i>par Patrick Bittar</i>	
	Expositions	32
Dans la lumière d'Arles	<i>par Daniel Cornu</i>	
	Lettres	34
Aristocratie et catholicisme. Evelyn Waugh	<i>par Gérard Joulé</i>	
	Livres ouverts	38
Un réseau mondial d'amis	<i>par Marie-Luce Dayer</i>	
	Livres ouverts	39
Journal d'une amitié	<i>par Willy Vogelsanger</i>	
	Chronique	44
Incongruités	<i>par Gladys Théodoloz</i>	

Des lendemains qui déchantent

Face aux incertitudes, certains économistes prônent l'économie de la confiance. Malheureusement la confiance n'est pas un facteur de production, c'est le fruit d'une culture. Face à la peur des lendemains économiques, plutôt que d'invoquer la confiance comme les Hébreux invoquaient « le Temple du Seigneur », il ne convient pas de se désoler mais, comme disait Spinoza, de chercher à comprendre. C'est ce à quoi nous invite ce numéro de choisir à travers trois de ses principaux articles.

D'abord, au niveau le plus large de l'économie mondiale, Yilmaz Akyüz dénonce l'illusion qui nous fait croire que les pays du Sud continueront de jouer le rôle de locomotive du développement de la planète.¹ Car la croissance des dix dernières années s'est appuyée sur les débouchés offerts par l'économie des pays développés, maintenant artificiellement par la dette dans un contexte de compétitivité déclinante. N'est pas gagné d'avance le tournant que tentent de négocier les principaux pays moteurs (notamment la Chine qui s'oriente vers les dépenses d'infrastructure interne, l'augmentation des revenus et la consommation des résidents). Telle la dérive des continents, l'économie mondiale provoquera bien des catastrophes avant de se stabiliser. Non pas que des scénarios plus optimistes ne puissent s'imaginer, mais parce que les intérêts politiques et les solidarités contradictoires interfèrent.

Comme le rappelle dans ce numéro les Libres propos de René Longet traitant des conclusions ambiguës de la Conférence des Nations Unies pour le développement durable (Rio, 20-22 juin 2012)², derrière des objectifs réaffirmés concernant l'éradication de la pauvreté, le changement climatique, la biodiversité, l'égalité des droits, se profile, je cite, « la tendance du G 77 (qui regroupe tous les pays du Sud) de prioriser la lutte contre la pauvreté par rapport à une gestion responsable des ressources ».

Cette contradiction politique qui bouleverse les logiques économiques les mieux pensées, l'Union européenne en est la caricature. C'est le deuxième niveau, le niveau régional pourrait-on dire, traité ici par Pierre de Charentenay qui n'a aucun mal à montrer que les acquis économiques apportés par l'Union aux économies des pays européens ont entraîné une méfiance grandissante pour les institutions et la politique européennes.³ Le chemin vers une véritable intégration bancaire, budgétaire et fiscale, indispensable pour assurer l'avenir économique de l'Europe, est d'autant moins balisé que le développement même de l'économie monétaire en Europe a entraîné l'individualisme, crispation sur les avantages dits « acquis » (pour qui et pour combien de temps ?) et conception fondamentaliste de la démocratie où chacun considère le Service public à la manière d'un fournisseur privé.

Ce même phénomène est traité à un troisième niveau, celui d'un pays particulier, en l'occurrence le Chili, par Lucienne Bittar.⁴ A l'encontre du schéma de pensée trop simple des politologues de naguère, qui associait la popularité d'un gouvernement à ses réussites économiques, le Chili montre une désaffection de ses citoyens envers des dirigeants qui peuvent se targuer de résultats économiques insolents (aux regards des vieux pays industrialisés du Nord). La raison n'en est pas quelque idéologie individualiste tombée du Ciel par la grâce d'un démon néolibéral, mais bien une logique de développement économique fondé sur la concurrence. Avec le progrès technique et organisationnel, la concurrence, à la manière des compétitions sportives, amène en haut du podium richesse et gloire, au détriment de ceux qui sont éliminés.

Il conviendrait, en économie comme en sport, de revenir au slogan du baron de Coubertin, le restaurateur des Jeux olympiques : « L'important n'est pas de gagner mais de concourir. » Pour que tous puissent concourir sans craindre de tout perdre, je rappelle le mot d'un autre baron, Joseph Louis : « La bonne finance se fait sous l'égide de la bonne politique ! »

Etienne Perrot⁵



1 • Voir les pp. 17-19.

2 • Aux pp. 28-29.

3 • Voir les pp. 20-23.

4 • Aux pp. 24-27.

5 • Vient de sortir le dernier ouvrage d'**Etienne Perrot**, *Le discernement managérial*, Paris, DDB 2012, 304 p.

■ Info

Prévenir les suicides

La visibilité de la prévention du suicide sur Internet est indispensable. Malheureusement, toutes les informations que l'on y trouve ne sont pas forcément valables et certaines peuvent même être malveillantes, voire incitatrices. L'association Stop Suicide, qui s'engage en Romandie pour la prévention du suicide auprès des jeunes, a donc lancé un nouveau site Internet : www.stopsuicide.ch.

Les visiteurs y trouvent des informations actualisées sur le suicide - comment participer à la prévention du suicide ? pourquoi en parler ? quels sont les derniers chiffres officiels ? comment traiter du suicide dans les médias ? où trouver de l'aide pour un proche en souffrance ? - ainsi qu'un large répertoire de numéros et d'adresses utiles en Suisse romande et à l'étranger.

Le site contient en fait une vaste documentation sur le sujet - études scientifiques, publications, articles de presse, documents gouvernementaux - mais aussi sur la santé mentale en général et sur d'autres thématiques liées, telles que l'homophobie, la santé au travail ou l'adolescence. (com./réd.)

■ Info

Centre bouddhiste à Berne

Le centre bouddhiste Ripa-International-Center a ouvert ses portes le 23 juillet 2012, à Köniz, près de Berne. Selon le conseil d'administration, l'objectif principal du centre est de servir de pont entre les cultures. Le Ripa-International-Center doit son nom à la lignée du bouddhisme tibétain Ripa, qui représente une tradition ascétique

yogique, remontant au XIII^e siècle. Le directeur spirituel du centre est le lama tibétain Jigmé Rinpoché Gyetrul, arrivé en Europe il y a vingt ans. Il enseignera plusieurs fois par an les principes du bouddhisme et la méditation. (com./réd.)

■ Info

Tensions en Afrique du Sud

Le massacre de la mine de Marikana, le 16 août 2012, a secoué l'ensemble de l'Afrique du Sud. Le président Jacob Zuma a quitté précipitamment un sommet régional au Mozambique pour se rendre sur les lieux du drame et les évêques catholiques sud-africains ont demandé l'ouverture d'une enquête.

Dans un pays où le souvenir des luttes sanglantes contre le régime de l'apartheid est omniprésent, la vision de policiers tirant sur des grévistes, eux-mêmes armés, a ravivé des plaies encore vives. Pour les observateurs, cette violence est le signe d'une grande tension sociale en Afrique du Sud où les inégalités demeurent considérables. La plupart des mineurs vivent dans des conditions très précaires, dans des baraquements insalubres accolés à la mine, sans eau courante. (apic/réd.)

■ Interview

Syrie, rêve d'unité

George Sabra est un opposant historique au régime syrien. Il est codirigeant du Parti démocratique syrien et porte-parole chrétien du Conseil national syrien, un organisme représentatif d'une partie de l'opposition. Il a été interrogé par l'agence *Fides*. Extraits.

Comment considérez-vous les efforts de réconciliation partis de la société civile syrienne, afin de recomposer un tissu social effiloché ?

« La réconciliation est très importante. Elle représente le chemin de l'unité nationale. Nous la soutenons fortement, aujourd'hui et dans le proche avenir. Nous ferons de notre mieux pour prévenir des formes de violence dans tout le pays. Nous voulons ouvrir une nouvelle page de l'histoire de la nation et chaque composante de la société pourra partager et apporter une contribution à la construction de l'avenir de la Syrie. Dans les différences et le pluralisme, le peuple syrien est uni : nous appartenons tous à un seul peuple. »

Il semble que des groupes salafistes et islamistes soient présents parmi les combattants révolutionnaires.

« Certains rapports contiennent des exagérations. Il n'y a aucun groupe allié d'Al-Qaïda. Les islamistes sont bien présents mais nous les connaissons. Ils font partie de notre société et nous savons traiter avec eux. Ils sont présents au sein du Conseil national syrien, ils ont souscrit à la Déclaration de Damas (dans laquelle le front de l'opposition réaffirme les principes de démocratie et de liberté). Les Frères musulmans ont annoncé eux aussi, en juillet, qu'ils accepteront des membres non musulmans au sein du gouvernement et même à la présidence du pays si le peuple devait en décider ainsi. C'est un signe de bonne volonté de leur part. »

Comment garantir que la nouvelle Syrie sera un Etat laïc et démocratique qui protégera les minorités ?

« Je crois que la démocratie constitue la seule voie qui sauvegarde la majorité et les minorités. C'est la dictature qui a

opprimé tout le pays, majorité et minorités. Nous avons besoin que la Syrie soit gouvernée par les véritables représentants du peuple syrien. Nous réaffirmons le concept de citoyenneté : tous les ressortissants syriens, à quelque communauté ou religion qu'ils appartiennent, seront égaux et auront les mêmes droits. A propos de la laïcité de l'Etat, je peux dire que, personnellement, il s'agit d'un principe que je soutiens avec conviction et que mon parti soutient aussi. Nous nous battons, dans l'arène politique, en faveur du principe de laïcité de l'Etat mais la décision appartiendra au peuple et devra être respectée. »

Quel sera le rôle des chrétiens dans la nouvelle Syrie ?

« Le même que celui qu'ils ont connu au cours du passé démocratique de la Syrie : je me réfère à la moitié du siècle dernier, lorsque nous avons eu un Premier ministre chrétien et un chrétien pour président du Parlement. La démocratie donnera aux minorités la possibilité de montrer leurs capacités, leur spécificité, leur attachement et leur contribution en faveur du pays. »

■ Info

Pologne - Russie

Une rencontre historique a eu lieu en Pologne, le 17 août passé, entre Mgr Jozef Michalik, président de la Conférence épiscopale de Pologne, et le patriarche de Moscou Cyrille I^{er}. Les dignitaires ont signé un appel à la réconciliation polono-russe et une demande de pardon réciproque pour toutes les injustices et les maux infligés au cours des siècles.

Ce texte est le résultat d'un travail préparatoire de trois ans et revêt une importance certaine du fait de l'hostilité aux racines anciennes et profondes entre la Russie orthodoxe et la Pologne catholique. (apic/réd.)

■ Info

L'Eglise de la Réconciliation

L'Eglise de la Réconciliation de la communauté de Taizé a été inaugurée il y a 50 ans, le 6 août 1962, jour de la fête de la Transfiguration. Dessiné par l'architecte Frère Denis, l'édifice a été construit par de jeunes Allemands de l'Aktion Sühnezeichen, un organisme créé pour la réconciliation après la Seconde Guerre mondiale. Depuis, l'église a été modifiée et agrandie.

A l'occasion de son inauguration, Frère Roger, fondateur de la communauté, avait écrit : « A ceux qui viennent, irions-nous offrir des pierres à contempler ? Après être venus dans cette Eglise de la Réconciliation, plutôt que d'emporter

Rencontre entre le cardinal Marty, archevêque de Paris, Frère Roger de Taizé et Mgr Basile, évêque de l'Eglise orthodoxe russe (années 60)



le souvenir des murs, puissent-ils se rappeler l'appel à la réconciliation. » (apic/réd.)

■ Info

Réconciliation et justice au Kenya

Une étude du Centre jésuite Hakimani, publiée début août, révèle que 53,4 % des Kenyans font plus confiance aux institutions religieuses qu'aux hommes politiques pour gérer la réconciliation des parties antagonistes dans le pays. En outre, 93 % des personnes interrogées disent éprouver un grand besoin de réconciliation au niveau de l'identité et de l'appartenance ethnique. L'enquête a été menée sur plusieurs mois, dans 30 comtés du pays, et porte sur les conséquences du tribalisme sur le système de gouvernement décentralisé au Kenya.

Comme l'a rappelé Mgr Zacchaeus Okoth, archevêque de Kisumu et président de la Commission Justice et Paix, « il y a toujours des victimes des [violences post-électorales] de 2007-2008 qui sont sous traitement médical. Il y en a encore qui ont des balles logées dans leur corps. Des personnes déplacées sont encore hébergées dans des camps. Certains connaissent ceux qui leur ont pris leurs femmes ou les ont violées. D'autres savent qui a tué leurs proches. Tous continuent de réclamer justice. L'Eglise croit toujours, qu'un jour, cette justice sera faite, autant pour la victime que pour l'agresseur. »

Cheikh Abuhanza, représentant des dignitaires musulmans de Nairobi, s'est félicité pour sa part de l'initiative de l'Eglise catholique. (apic/réd.)

L'eau du puits

... **Alain Simonin**, Genève
Sociologue

Une fois que les chants presque obsessionnels des *zaouïas*³ et les frappes joyeuses des tambours dans les rues de la *kasbah* de Tanger ou de Tétouan se sont tus ; une fois que les prières coraniques, lancées vers Dieu comme l'envol des oiseaux dans le ciel, sont retournées au silence ; une fois que notre longue colonne de pèlerins portant bannière et cheminant sous un soleil ardent vers Moulay Abdessalam n'est plus qu'un souvenir inscrit dans nos corps ; (...) une fois que le bourdonnement des multiples conversations échangées au gré de nos rencontres avec nos amis soufis du Maroc et d'Algérie a pris place dans nos âmes encore tout étonnées ; une fois que les images de cette ville de Tanger, à la fois si européenne et si maghrébine, et celles des montagnes vastes et douces du Rif ont cessé de virevolter dans nos têtes... une fois que tout cela s'est déposé au fond de nos esprits, que nous reste-t-il ? Que me reste-t-il ?

Cette image du puits, dans un village de montagne, au fond duquel un paysan au visage si noble avait, dans sa générosité spontanée, jeté son seau pour le remplir d'eau et nous offrir à boire. Cent cinquante bouches à désal-

térer, gratuitement, dans ce geste tant de fois répété, qu'il s'est inscrit au fil du temps sur les pages des livres sacrés. Oui, il me reste cette impression d'avoir vécu ces quatre jours en terre sacrée. D'avoir pu partager une liturgie si vivante par les chants en répons et les prières quotidiennes, pratiquées aussi bien à l'air libre au sommet d'une montagne que dans les vastes salles des *zaouïas* où les enfants s'endorment, apaisés, au pied des colonnes. Quelle foi simple, ardente et joyeuse que celle de ces soufis d'Al-Alawi, dont je m'étais fait une idée tout autre, plutôt celle d'un ésotérisme quelque peu sectaire.

Mais une fois rentré chez moi, dans les eaux apaisées de mon identité de chrétien protestant, m'est apparue cette question rassurante et ouverte à la fois : n'est-ce pas lorsque le seau remonte des profondeurs du puits, qu'à chaque hauteur-étalon, il grave sur le mur cylindrique, comme dans un cercle, les mots, les symboles et les oraisons qui font à chaque époque l'identité d'un groupe de croyants ? Remontant du puits, le seau remonte le temps et nous laisse les marques de croyances qui animent le cœur des hommes et des femmes sur cette terre aux multiples visages. Ces visages que nous avons rencontrés, mais aussi mon propre visage, celui qui fait mon identité, chrétienne, ouverte sur celle du frère côtoyé lors de ce magnifique voyage, à la rencontre de la foi soufie.

A. S.

témoignage

Fondée par des pèlerins de Compostelle, de Jérusalem et de la Mecque, l'Association Compostelle-Cordoue' organise depuis avril 2009 des marches pour la paix. Dernière en date, un pèlerinage depuis Ronda (Andalousie), jusqu'au mausolée de Moulay Abdessalam, un saint soufi (Rif, Maroc). Invités par le chef de la communauté soufie Alawiya, cheikh Bentounès, vingt-sept marcheurs et marcheuses venus de Suisse, de Belgique, de France et d'Espagne se sont mis en route le 1^{er} juillet. Alain Simonin était l'un d'eux.²

- 1 • <http://www.compostelle-cordoue.org>
- 2 • Un ouvrage a été publié à partir des témoignages des pèlerins : sous la direction de **Gabrielle Nanchen** et **Louis Mollaret**, *Compostelle-Cordoue. Marche et Rencontre*, St-Maurice, Saint-Augustin 2012, 134 p. (n.d.l.r.)
- 3 • Bâtiments religieux. (n.d.l.r.)

Tout se transforme

Chaque année c'est pareil, on part en vacances plein d'espoir et de joie, et après quelques semaines il faut rentrer. Le voyage du retour est toujours un peu particulier. On a à la fois la tête et les yeux pleins de souvenirs, et, au coin du cœur, une tristesse. Après avoir raconté nos aventures aux collègues de travail et aux amis, on retrouvera l'ordinaire. Que restera-t-il de ce temps privilégié des vacances ?

Je me demande si la question est la bonne. Ou plutôt, j'affirmerais que ce qui doit rester de cette expérience restera, quoi qu'il arrive. Il est impossible de se souvenir de tout. Ce qui nous a peut-être le plus marqué durant les vacances n'est pas nécessairement ce que nous nous remémorons immédiatement à la fin de celles-ci. Souvent, longtemps après avoir vécu une expérience, un détail nous revient, un lieu où rien d'important ne semble s'être passé et qui pourtant « condense » toute la densité de l'événement.

C'est l'expérience que nous faisons par exemple en découvrant nos photos. Pendant les vacances, nous photographions tout ce qui passe sous nos yeux. Et puis, au retour, il faut sélectionner. Nous réalisons alors que ce qui a été « retenu » dans le feu de l'action, n'est pas ce qui nous a le plus marqués sur la durée.

Il y a quelques semaines, j'ai fait mon premier voyage en Terre sainte. Au début, quand quelqu'un me demandait ce que j'avais retenu de ce voyage, je parlais de certaines rencontres et de quelques lieux, qui restent d'ailleurs encore très vivants dans mon esprit. Mais maintenant, avec un peu plus de recul, me viennent d'autres souvenirs d'instant privilégiés : un échange sur une terrasse de bistrot, un moment passé seul, assis sur une place de Jérusalem à regarder les gens passer. Le lieu n'était pas spécialement intéressant, n'avait pas de signification historique particulière, mais pendant ces quelques minutes passées là, j'étais vraiment présent, avec ces gens-là, dans cette ville-là. Je me souviens y avoir particulièrement prié.

Ainsi je redécouvre aujourd'hui mes vacances avec bonheur. Aucun des lieux, aucune des rencontres importantes n'ont été oubliés, mais avec le temps apparaissent d'autres vécus, plus intenses encore peut-être. Parce qu'ils ont permis de meilleures rencontres. Alors peu importe de savoir ce qui reste. Rien ne se gagne... rien ne se perd... tout se transforme. L'essentiel ne s'oublie pas !

Bruno Fuglistaller s.j.

Vatican II

Un esprit intemporel

●●● **Albert Rouet**, Poitiers
Archevêque émérite de Poitiers

Parmi les 21 conciles œcuméniques (généraux), Vatican II présente des particularités certaines. Alors que Vatican I (1869-1870) comprenait un petit millier d'évêques, plus de 2500 « Pères conciliaires » participèrent aux quatre sessions (1962-1965). Bon nombre d'entre eux n'étaient visiblement pas européens. Les pays de l'hémisphère sud faisaient une entrée en force. Ces pays témoignaient de nouvelles indépendances, de cultures non-occidentales et, souvent, de situations d'extrême pauvreté. Devant ces inégalités de conditions de vie, les pays du Nord s'élançaient dans une croissance économique et un développement technique. S'accroissaient ainsi les disparités entre grandes régions du globe, préluant à une mondialisation galopante, pour l'heure freinée par l'opposition entre les deux blocs de l'Est et de l'Ouest, malgré la tentative d'une « troisième voie », celle des pays non-alignés (1960).

Cette vaste assemblée se trouvait devant un monde nouveau qui engendrait rapidement la conscience d'une humanité en train d'émerger. Les séquelles de la Seconde Guerre mondiale, prolongées par les conflits de la décolonisation, se faisaient encore sentir. La paix entre les nations, le développement des peuples, l'accès à la liberté politique, le partage équitable des

richesses : tels étaient les problèmes graves et urgents. On comprend dès lors le souci premier de Jean XXIII en convoquant le Concile.

Accepter l'Histoire

Pour le pape, avec ses abus et ses monstruosité, avec aussi ses promesses et ses aspirations, l'Histoire interpellait l'Eglise. Une Histoire à prendre comme une réalité dans laquelle trier et discerner les faits conformes au projet de Dieu ; une Histoire où se joue la communion entre les hommes ; donc une Histoire à recevoir comme une donnée dans laquelle l'Eglise doit se situer, pour signifier de manière compréhensible l'Évangile qu'elle sert et qui l'envoie au monde.

L'urgence n'était ni dans de nouvelles élucidations doctrinales (« pour ce faire, pas besoin de convoquer un concile », disait Jean XXIII) ni dans la condamnation d'erreurs modernes (à l'encontre des « prophètes de malheur » qui le souhaitaient). Elle se tenait dans la nécessité, pour l'Eglise, de trouver une nouvelle posture, une manière d'être, un style qui parlent aux contemporains ; d'entrer donc en dialogue avec les hommes et, dans ce but, d'opérer une mise à jour (*aggiornamento*), une rénovation de sa vie et de ses propos : deux maîtres-mots du Concile.

On peut retenir du concile Vatican II ses nombreux écrits, ses réformes doctrinales. Mais ce serait en faire un simple événement d'Eglise, ancré dans l'Histoire. Or c'est la nature même du Concile, son « esprit », l'expérience spirituelle qu'il véhicula qui le rendent aujourd'hui si actuel et toujours à appliquer.

De tous les conciles, Vatican II est celui qui a le plus abondamment produit des écrits : quatre Constitutions (textes fondateurs), neuf Décrets (textes d'orientation) et trois Déclarations. Des pages fondamentales concernant la doctrine ont été rédigées (sur l'Eglise, l'épiscopat, la Révélation, la liturgie...), apportant des précisions décisives et équilibrées après des siècles d'opposition à la Réforme protestante et à la pensée moderne. Mais ce qui est vraiment particulier au Concile, ce qui surprend davantage, c'est l'ampleur de la variété des thèmes abordés.

Autant il paraît normal qu'une assemblée d'évêques traite de manière renouvelée de la vie des prêtres, de celle des religieux ou de la place des Eglises orientales, autant des sujets nouveaux furent examinés : la situation de l'Eglise dans le monde, les relations avec les religions non-chrétiennes, le statut de la liberté religieuse et même une approche de l'athéisme. Pour la première fois, un concile traitait de ces questions.

Un concile sans adversaire

Autre particularité, il le fit non pas en s'élevant contre des « adversaires » et en les fustigeant, mais en recherchant, au cœur des divergences, les éléments positifs à recevoir : « Ce monde offre à l'Eglise des pierres vivantes pour sa construction. » Vatican II fut un concile sans adversaire. Ou plutôt, les seuls à se dresser contre lui furent ceux à qui il fallait des ennemis pour garder conscience d'eux-mêmes.

Tout ne fut pas facile, loin de là ! Les débats passionnés, les périodes obscurcies par de multiples tâtonnements et reprises, les concessions à faire, les textes à réécrire ont marqué le dérou-

lement des travaux. De nombreux experts ont peiné, jusqu'à risquer leur santé. Au-delà de ces humeurs d'assemblée, se déroulait une expérience spirituelle née de la conjonction de trois facteurs. D'abord une référence constante à l'Ecriture sainte comme source première de la foi, intronisée chaque matin ; ensuite un retour à la grande Tradition des Pères de l'Eglise pour revigorer et élargir une théologie scolastique ; enfin la conversion mutuelle entre les évêques, par la connaissance réciproque, le dialogue et la vie partagée. De ce fait, les textes influaient progressivement l'un sur l'autre et une unité se créait.

On peut donc avancer que ce que les évêques ont vécu entre eux leur a permis de découvrir comment les Eglises locales pouvaient se comporter entre elles, dans la communion des Eglises et avec le monde, par le dialogue et l'échange.

Un esprit humble

Ce comportement, inscrit dans les textes, définit ce qu'on appelle « l'esprit du Concile ». La formule n'est pas vague, mais très concrètement exigeante. On ne saurait appliquer le Concile sans se laisser façonner et convertir par lui, c'est-à-dire sans garder et vivre cette expérience. Ainsi la collégialité entre les évêques appelle une mise en œuvre de la communion entre les Eglises. Ainsi la création de nouveaux ministères requiert une approche fraternelle des hommes... Le débat récent entre rupture et continuité à Vatican II reste superficiel, parce qu'il occulte le pôle probablement le plus décisif, celui d'une nouvelle attitude dans le positionnement de l'Eglise. Ce changement concerne aussi bien les relations avec les autres religions qu'avec la sécularisation, le rapport à

une Tradition ancienne et plurielle que le fonctionnement interne de l'Église, c'est-à-dire les idées et les représentations habituelles mises en œuvre. Sans cette fidélité à l'expérience spirituelle, tout concile risque de sombrer dans une normalisation banale.

Encenser les textes évite parfois de les appliquer : continuité ou rupture se réfèrent identiquement à des écrits et à des décisions. L'expérience spirituelle, elle, s'attache à une attitude nouvelle par sa simplicité, son humilité et son écoute. En ce sens, ce qu'ont vécu les Pères du Concile reste exemplaire.

Si importante que soit cette manière d'être, elle reste marquée de fragilité. A la différence des conciles précédents, Vatican II n'a promulgué aucun « canon » obligatoirement applicable dans la foi ou le comportement. Son œuvre disciplinaire indique des orientations et les fonde. C'est dire que le Concile cherche plus à convaincre qu'à ordonner, plus à convertir qu'à légiférer. La réflexion théologique, au sein même des accommodements indispensables pour rapprocher des points de vue divergents, fait appel à un style qui opère peu de manière contraignante et discursive. Il se déploie dans une logique certes rigoureuse, mais qui évolue dans la contemplation du mystère de la Trinité, dans la méditation du Verbe incarné et dans la clémence envers l'humanité. Telle est la splendeur du Concile.

Mais elle le rend friable si cette marche, cette avancée ne sont pas soutenues. C'est dire que l'application du Concile demande de la conviction pour garder vivant son « esprit », donc son expérience spirituelle. Le Concile possède un cœur.

Les sirènes du présent

En cinquante ans le monde a changé. L'opposition entre les deux blocs a cessé. Il demeure une mondialisation accrue, de plus en plus financière, dont l'emprise soulève des réactions identitaires violentes un peu partout dans le monde. La sécularisation s'est étendue en Occident, libérant une crédulité qui cultive maintes formes d'émotions religieuses. En face et en opposition, d'autres courants affichent une identité agressive. L'Europe multiplie les règles, les prescriptions en tous domaines ; elle légifère faute d'enthousiasmer.

Depuis Vatican II, une autre époque est apparue, faite de renversement, de concurrence et, derrière une façade libérale, de conformismes glaciaux. L'Église résiste mieux à la persécution qu'à la consommation. Il serait dangereux pour elle de se laisser influencer par l'air du temps. Rigidité, peur de l'autre, soutien aux extrémismes identitaires, repli dans une spiritualité désincarnée, telles seraient les menaces qui guetteraient l'Église si elle se laissait assoupir par les sirènes du présent.

église

« L'Église résiste mieux à la persécution qu'à la consommation. »

Concile Vatican II, 1962



Le Concile entraîne vers le courage à garder ouverture et dialogue, à soutenir l'espérance des pauvres et, en ce sens, à progresser en se démarquant des courants sclérosants. L'unité a un contenu, celui de la communion, donc de la réciprocité. Elle a une vérité qui ne s'accommode pas de compromissions mais qui laisse des marges d'initiative et de liberté. La pluralité renforce l'unité dès lors que sont reconnues les positions mutuelles.

Crédibilité avant tout

En premier lieu, le Concile envisageait l'Eglise comme une communion d'Eglises particulières en qui subsiste l'unique Eglise du Christ. C'est une conception sacramentelle de l'Eglise que développe Vatican II. Elle transcende les expressions juridiques. Il ne suffit pas, en effet, de dire des points essentiels. La manière de les exprimer est aussi importante qu'eux. Car le problème premier posé par la sécularisation n'est pas celui de la Vérité, mais celui de la véracité ; c'est-à-dire du chemin qui mène vers la Vérité et permet de la découvrir. D'abord donc la question de la crédibilité, avant celle de la foi.

Est aujourd'hui crédible ce qui est énoncé avec bonté pour la vie des hommes. Vatican II s'était engagé dans cette voie en refusant de condamner et en recherchant la part de Vérité contenue en d'autres religions. Par là, il posait le christianisme comme une foi dans la personne du Christ, avant de l'envisager comme un système religieux. Le mot « mystère », cet inépuisable espace de la relation à Dieu, est prioritaire dans ses textes.

Ensuite, le Concile fait preuve de confiance. C'est son espérance en l'autre qui traduit la confiance première de Dieu.

Mais il faut dépasser le seul fait de le dire et arriver à ce que le fonctionnement interne de l'Eglise corresponde à cette donnée fondamentale. Quand la société centralise, l'Eglise obéit à d'autres principes. Il lui est demandé, pour être significative, de décentraliser, d'encourager, de faire confiance. Paul VI n'avait pas souhaité que le Concile traite de la réforme du gouvernement de l'Eglise. C'était laisser aux vieilles habitudes coulées dans des fonctionnements rigides la latitude de perdurer au-delà des personnes qui les servent. Mais sans cette réforme, la subsidiarité reste un « vœu pieux ».

Se laisser envoyer

Surtout, le Concile s'est pensé à partir de la mission reçue et du monde vers lequel l'Eglise est envoyée. Dépassée en sa source, le Christ, et par son but, le Royaume, l'Eglise ne travaille pas pour elle-même. Elle se tient en « extase », en dehors d'elle-même. Ce décentrement correspond à celui du Christ qui se livre. Il exorcise toute peur et ne se construit pas d'ennemis. Il conduit à se donner, sans chercher son intérêt, aux misères humaines.

Les défis de ce temps sont peut-être plus radicaux que ceux, plus violents, de 1962. Mais Vatican II, en rejetant l'idée de se mettre en opposition pour comprendre le monde de son époque, a refusé toute idée de restauration. L'histoire n'avance pas à reculons, en recréant des modes fugaces. Les reconstructions éloignent artificiellement des urgences contemporaines. Le Concile indique avec fermeté des voies plus prometteuses et plus fécondes. En cela, il est toujours à appliquer.

A. R.

« Vatican II a refusé toute idée de restauration. »

La contestation, signe de vitalité

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)
Employé à l'aquarium de New England,
ancien Petit Frère de Jésus

Dans la lettre encyclique *Vehementer* (1906) de saint Pie X, on peut lire : « Cette Eglise est par essence une société inégale, c'est-à-dire une société comprenant deux catégories de personnes : les pasteurs et le troupeau (...) et ces catégories sont tellement distinctes entre elles, que, dans le corps pastoral seul, résident le droit et l'autorité nécessaires pour promouvoir et diriger tous les membres vers la fin de la société. Quant à la multitude, elle n'a pas d'autre devoir que celui de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs. »

Une telle vision simpliste de l'Eglise a bien sûr été remplacée par les déclarations de Vatican II, ainsi que par les changements sociaux et culturels qui ont eu lieu depuis la promulgation de ce texte pontifical. Cependant, cette façon de voir les choses est encore très vivante, spécialement dans l'application des préceptes moraux de l'Eglise en matière de sexualité.

Pour certains, ces principes moraux sont universels, intemporels, enracinés dans la nature même des choses, et donc considérés comme inviolables. Dans une telle perspective, remettre en question l'enseignement moral de l'Eglise, c'est nécessairement affaiblir ses fondations dogmatiques et risquer son effondrement. Tout évêque qui veut rester dans les bonnes grâces du Vatican est donc

obligé dans ses directives pastorales de faire au moins semblant de souscrire à ces enseignements.

A l'autre bout, on trouve ceux qui pensent que la morale de l'Eglise est irraisonnable, irréaliste et même hypocrite, qu'elle devrait être modifiée pour prendre en compte la culture contemporaine et être adaptée à notre temps. Ainsi observe-t-on une contestation croissante de la part des laïcs quant à l'autorité ecclésiastique, déjà bien mise à mal par le mauvais traitement du scandale des prêtres pédophiles.

Cette dichotomie se manifeste souvent par un dialogue de sourds, un champ de bataille où s'opposent deux troupes hurlant réciproquement à l'anathème depuis leurs tranchées. Peut-être serait-il utile de retourner aux choses fondamentales ?

Une Eglise en pèlerinage

L'autorité dans l'Eglise doit être basée sur la Vérité, mais elle n'est pas la source de la Vérité, comme d'aucuns voudraient le croire. « Qu'est-ce que la Vérité ? » La question de Pilate resta sans réponse de la part de Celui même qui est la Vérité et qui se tenait devant lui, humilié, dans le prétoire. La Vérité est un nom divin et prétendre la posséder, individuellement ou collectivement,

L'autorité du Magistère est aujourd'hui fortement contestée. Pourquoi y lire les signes d'un affaiblissement de l'Eglise, voire même de son affaiblissement programmé, plutôt qu'une chance de renouveau ? Une nécessaire tension demeure entre la fonction de la hiérarchie et l'instinct prophétique du peuple de Dieu.

église

c'est confectionner une idole, c'est la réduire à notre niveau, de façon à ce qu'on puisse la manipuler plus facilement. On ne peut pas plus posséder la Vérité que nous ne pouvons posséder la Justice. Cela vaut tant pour les pasteurs que pour les brebis. La Vérité se révèle elle-même à nous dans la mesure de nos capacités. C'est cette Vérité qui se révèle qui fonde l'autorité de l'Eglise.

Le rôle délicat du Magistère est donc de maintenir la pureté de la révélation, en mettant en garde contre les aberrations possibles, mais sans nier ou minimiser les éléments de Vérité qui se cachent derrière elles. Ce que dit le Magistère n'est souvent qu'un aspect d'une riche complexité, dont les éléments réclament d'autres éclaircissements. En voulant ôter la mauvaise herbe, l'Eglise court le risque de déraciner le bon grain (c'est souvent arrivé dans le passé).

Individuellement et collectivement, l'Eglise est pour toujours *docens* et *dicens* (enseignante et élève). Renier la

possibilité d'élucider plus en profondeur sa doctrine serait blasphématoire. Cela équivaldrait presque à condamner à mort l'Eglise, qui ne serait plus vivifiée par l'Esprit ni tendue vers une manifestation ultime de son Seigneur. Ce serait proclamer le serviteur plus grand que le maître.

La réception et l'assimilation de la Parole de Dieu par l'Eglise en marche seront toujours partielles et variables, dépendant d'une multiplicité de facteurs psychologiques, sociaux et historiques. Chaque cycle culturel, chaque avancée scientifique peut servir pour approfondir notre compréhension de la révélation et illuminer l'un ou l'autre de ses aspects. Toute nouvelle découverte n'est rendue possible que par ce qui la précède. Le scribe féru d'affaires du Royaume va continuellement produire du vieux et du neuf. Une Eglise en pèlerinage répugne à la notion de statu quo.

Dans ce contexte, la contestation peut être signe de vitalité et d'essor, de richesses sous-jacentes. Au lieu de chercher à la supprimer automatiquement, le Magistère devrait la traiter avec respect, comme un signe possible du travail de l'Esprit, une garantie de progrès et du déploiement du don de prophétie. L'étroitesse d'esprit peut conduire au péché contre l'Esprit, et cela de façon collective. Toute l'histoire humaine est sacrée.

Tendre à la Vérité

La théologie morale du Magistère, dans une perspective idéaliste, s'abstrait généralement du contexte concret, historique et social. Pourtant l'Eglise elle-même met l'accent sur tel ou tel aspect de la morale selon le contexte historique et culturel. Or une insistance exa-

Gardes suisses, Vatican



gérée sur certaines valeurs morales conduit à en négliger d'autres tout aussi importantes. Il y a là aussi de la place pour une légitime contestation. Classifier certains actes intrinsèquement de péchés mortels - en excluant ainsi leurs auteurs de l'amour de Dieu -, c'est oublier que les actes n'existent pas en eux-mêmes.

Ce qui existe, ce sont de « pauvres mufles » qui, au mieux, essayent de faire ce qu'ils pensent être juste mais sont constamment humiliés par leur stupidité et leur inconstance. Nous sommes tous terriblement conditionnés par une multitude de facteurs biologiques et sociaux et nous nous retrouvons souvent engagés dans des contextes à forte ambiguïté, où le mieux que nous puissions faire est de choisir le moindre mal.

Le bon sens pastoral, en général, prend en considération cette complexité, mais l'enseignement officiel de l'Eglise continue pour sa part à définir le bien et le mal en termes de noir et blanc, sans nuance ni compassion, privant nombre de personnes des sources sacramentelles de la grâce et les conduisant ainsi au découragement, voire au désespoir.

D'un autre côté, l'Eglise doit maintenir l'éminence de la vocation chrétienne qui surpasse toutes les autres capacités humaines. Si elle réduisait les exigences de sainteté à ce qui est possible de faire, elle trahirait sa mission. Le « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » ne peut pas subir de compromis ou d'édulcoration. C'est précisément cette grandeur de l'appel qui fonde et valorise la dignité humaine. Saint Thomas nous dit que nous accomplissons la règle en tendant vers la perfection. Avec notre bagage de péché individuel et collectif, face aux complexités et ambiguïtés de nos options,

nous ne pouvons espérer plus grande ambition. Car pratiquement parlant, nous sommes toujours pécheurs contre quelque chose ou quelqu'un.

Les conflits qui ont lieu dans le cœur humain sont rarement aussi simples et clairs que l'enseignement moral de l'Eglise voudrait le faire croire. Il s'agit de chercher l'équilibre entre, d'un côté, le respect et la reconnaissance aimante pour notre vocation et pour les préceptes qui définissent et nourrissent la dignité sublime du chrétien, et de l'autre, la compassion et la compréhension à l'égard de soi-même et d'autrui quant aux difficultés à réaliser ne serait-ce qu'un semblant de la perfection à laquelle nous sommes destinés !

C'est cette dernière qualité qui est trop souvent assombrie par le comportement du Magistère. Le problème n'est pas tant que l'Eglise proclame des vérités, mais la façon dont elle le fait et l'applique concrètement.

Le Magistère nous demande de « penser avec l'Eglise ». C'est tout aussi important d'aimer avec l'Eglise qui est *mater* et *magistra* (mère et enseignante). Une mère écoute avec compassion ses enfants. Il est vraiment impératif que l'Eglise pense avec l'Esprit du Christ qui ne s'imposa à personne et prit sur lui les péchés de tous.

Les petits de Dieu

Ce qui est spécialement déconcertant, c'est que ceux qui parlent « au nom de l'Eglise » excusent leurs propres péchés et erreurs en invoquant le principe du moindre mal, le contexte historico-social, alors même que ces considérations sont « interdites » à l'individu chrétien. N'y a-t-il pas là un double langage ? Les « dispensateurs de lumières » ont

autant besoin d'une grande miséricorde que leurs brebis.

La conservation et la sauvegarde du dépôt de la foi, ainsi que du code moral chrétiens sont entre les mains de la hiérarchie. Mais elle n'est pas la détentrice exclusive de l'esprit de discernement. Historiquement parlant, ce don s'est souvent manifesté chez les petits de Dieu, dans le *sensus fidelium*. C'est précisément ce charisme qui stimule le progrès dans l'Eglise, sa croissance en sagesse et en grâce.

Il se peut que l'élan prophétique dans l'Eglise se manifeste présentement chez les pauvres et les non-reconnus, chez les petits à qui est révélé ce qui est caché aux sages et aux puissants. La hiérarchie devrait être particulièrement attentive à leur égard.

Souvenons-nous. Durant la période de grande confusion succédant au concile de Nicée au IV^e siècle, des décrets impériaux, confirmés par les conciles locaux des évêques, imposèrent les croyances ariennes. Selon saint Jérôme, « presque toutes les Eglises dans l'Univers, sous la présence de la paix et de l'empereur, [étaient] polluées de par leur communion avec les Ariens ». Même le pape Libère s'inclina devant les pressions de l'empereur, communia avec les Ariens et excommunia les défenseurs de Nicée. La foi professée à Nicée fut alors préservée par de simples laïcs et par des prêtres de paroisses, alors que la grande majorité des hiérarques tirait les ficelles par derrière, ergotait et se compromettait. Ce fut l'instinct spirituel spontané et la sagesse de l'*ecclesia docta* qui soutint la vraie foi.

Plus récemment, la théologie de la libération a permis de rappeler à l'Eglise le rôle prophétique des pauvres et leur place privilégiée dans le Royaume. C'est l'une de ses grandes contributions.

Dieu n'est pas mort

Nombreuses sont les demeures dans la maison du Père. Entre-temps, il ne nous a pas laissés orphelins. Il nous a couverts de son Esprit de vérité.

Mais la lumière de l'Esprit saint « est seulement douce pour les saints et pour ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent » (Jacques Maritain). La Vérité peut être dure à entendre, ingrate, aussi austère que la croix qui fut la condition nécessaire pour la descente de l'Esprit. La mission de l'Eglise est à jamais marquée par ses origines au Golgotha et son but est de ramener dans l'unité les enfants dispersés de Dieu.

La Vérité n'est pas nécessairement ce que nous aimerions qu'elle soit ; elle n'est pas non plus quelque chose qu'on peut choisir. Les chemins sont et seront divers et semblables.

J. R.

(traduction : Th. Schelling)

Un mensonge

Une économie mondiale à deux vitesses

●●● **Yilmaz Akyüz**, Genève
Chef économiste, South Centre¹

Dès les années 2000 et jusqu'à la crise actuelle, la croissance moyenne des pays émergents a dépassé largement celle des pays dits avancés : plus de cinq points en pourcentage, contre un point au cours des années 1980 et 1990. L'écart s'élargit encore depuis 2008 du fait de l'affaiblissement des économies du Nord. Certes, les pays du Sud sont divers, mais l'accélération leur est commune et la vitesse sensiblement plus forte que par le passé, si l'on met à part la Chine qui poursuit depuis trente ans le même rythme de croissance.

Ce divorce entre Sud et Nord ne semble pas correspondre à l'idée que l'on se fait généralement de la globalisation. Avec raison : à y regarder de près, les liens entre Sud et Nord ne se sont pas distendus, ce qui conduit à douter de la pérennité de la déconnexion.

Alors, sommes-nous à l'aube d'un nouveau mode de globalisation où coexis-

teraient deux vitesses de développement ? Une telle vision est largement acceptée, y compris par les politiciens des pays en développement. Pour notre part, nous ne le pensons pas, car la croissance actuelle des économies émergentes est le résultat de conditions économiques globales, exceptionnelles, et non pas de la modification de la structure même de l'économie mondiale. Il n'y a donc aucune place pour la complaisance dans les cercles politiques des pays émergents !

Les causes

Jusqu'à la crise mondiale de 2008, le crédit, la consommation et le maintien de la valeur des patrimoines créèrent, notamment aux Etats-Unis, un environnement très favorable pour les pays émergents, qui virent affluer commandes de biens de consommation, investissement et capitaux. Renforcé par son accession à l'Organisation mondiale du commerce et au marché étasunien, plus d'un tiers de la croissance chinoise d'avant la crise actuelle provenait de ses exportations vers les pays du Nord. La proportion était plus forte encore pour les autres pays d'Asie.

Pour relancer la croissance, la baisse des taux d'intérêt et, son corollaire, la création d'une liquidité abondante provoquèrent une baisse des rendements

Le nouveau millénaire a connu une forte croissance des pays du Sud comparée à celle des pays du Nord. Comment expliquer cet écart ? Est-il durable et peut-on parler d'une économie mondiale à deux vitesses ?

- 1 • Une version plus développée de cet article a été publiée sous le titre *The Staggering Rise of the South ?*, South Center Research Paper 44, 9 mars 2012. (n.d.l.r.)
- 2 • Dans les années 1990, les entreprises liées au secteur de la toile ont vu augmenter fortement leur valeur boursière, induisant un mouvement d'investissements massifs. L'éclatement de cette « bulle Internet » a provoqué à partir de l'an 2000 un ralentissement de l'activité économique. Pour relancer la croissance, les autorités monétaires américaines ont baissé les taux d'intérêt. (n.d.l.r.)

économie

des capitaux aux Etats-Unis, en Europe et au Japon.² Ces capitaux cherchèrent alors des rendements plus lucratifs dans les pays du Sud. Là, l'augmentation de la demande entraîna une croissance de l'emploi, des prix et des salaires (supérieure au taux de croissance du PIB - plus de 3 % d'écart en Inde). Dans cette dynamique, la croissance du prix des matières premières favorisa l'économie de pays exportateurs, notamment en Amérique latine et en Afrique.

La récente crise des *subprimes* inversa pour un temps le flux de capitaux, dé-

tériorant tous les domaines qui avaient auparavant soutenu l'activité des pays en développement. Cet impact sur les pays du Sud fut cependant de courte durée : la résilience de ces pays s'appuya sur des réserves et des taux de change favorables, ainsi que sur les politiques fiscales mises en place durant la période précédente. Il en résulta un changement de leur orientation économique, notamment en Chine, vers la demande interne (infrastructures et dépenses domestiques).

Cette réorientation fit flamber les prix des matières premières. Les capitaux venus du Nord à la recherche de placements lucratifs, fuyant les rendements déprimés par la baisse des taux d'intérêt et les politiques monétaires avantageuses, alimentèrent cette flambée des prix. L'apport de ces capitaux aida certains pays émergents, tels l'Inde, le Brésil, la Turquie et l'Afrique du Sud, à surmonter la crise.

Centre commercial à Istanbul



Urgence d'une réorientation

Cette exceptionnelle croissance dont les pays du Sud ont profité durant ces dix dernières années n'est pas soutenable, et cela pour trois raisons. Tout d'abord, leurs conditions favorables dépendent encore trop de l'état économique des pays du Nord, notamment de celui des Etats-Unis, qui arrivent à la limite de leur politique monétaire et qui doivent affronter de gigantesques ajustements. Le retour au *Business as usual* (à la marche habituelle des affaires) n'est guère pensable au vu des énormes déficits américains.

Ensuite, la croissance des pays du Sud, fondée sur la demande intérieure, ne pourra pas être maintenue très longtemps : cela demanderait, notamment

en Chine, une redistribution radicale de la richesse nationale, alors que la consommation des ménages ne représente encore qu'un pourcentage digne des temps de guerre (35 % du PIB). De plus, un ralentissement modéré de la croissance chinoise à 7 % par an aurait un impact défavorable sur la croissance des pays exportateurs de matières premières d'Amérique latine et d'Afrique.

Enfin, la manipulation monétaire dans les pays du Nord (taux d'intérêt bas et forte création de monnaie) ne peut pas durer, ce qui aura un impact négatif sur les pays qui ont profité à la fois de la hausse des prix des matières premières et d'un abondant flux de capitaux.

En conclusion, la plupart des pays émergents doivent réorienter leur modèle de développement s'ils veulent revenir au type de croissance dont ils ont joui ces dix dernières années. Leurs objectifs devraient être de réduire leur dépendance vis-à-vis de la demande extérieure, de développer les marchés domestiques et régionaux, et de moins dépendre de l'afflux de capitaux étrangers. Cela ne sera possible que s'ils acceptent, au profit d'une coopération régionale, d'abandonner une partie de leur contrôle national.

Voilà qui implique un changement de point de vue : il leur faudra abandonner des pans entiers du « consensus de Washington »,³ sur lequel ils ont bâti jusqu'ici leur prospérité.

Y. A.

(traduction Th. Schelling)

3 • Ensemble de mesures appliquées à partir des années 1990 aux économies en difficulté et endettées. Mises en place par les institutions financières internationales, ces mesures se fondent sur une libéralisation radicale de l'économie et considèrent l'épargne, la baisse des coûts et la compétitivité dans le champ-clos mondial comme le seul sésame du développement économique. (n.d.l.r.)

Se former

Traces de joie

Première lettre aux Thessaloniens

Lecture en groupe de textes bibliques

Où : Lausanne, ch. des Mouettes 4

Quand : jeudis, de 8h30 à 12h15

15 nov. 12 : L'écriture de la joie

13 déc. 12 : La joie de la venue

17 jan. 13 : Ma joie, c'est vous !

7 fév. 13 : Epreuves et joie

7 mars 13 : Joie communicative

Animateurs : E. Bornand, S. Bruchez, F. de Charrière, F. Dubuis, Fr M. Durrer, A. Garin, F. Fontana, P. de Salis, S. Wahli-Raccaud, L. Woungly-Massaga

Organisation - renseignements :

Animation Biblique Œcuménique Romande (reconnu par le CCRFP et l'OPF)

Av. d'Aire 3, 1203 Genève

francois.fontana@cath-ge.ch ☎ 004122 757 12 90

~~~~~

### Un auteur, un livre

Rencontrer un auteur, approcher sa pensée et son expérience, à travers l'actualité littéraire dans les domaines biblique, pastoral, éthique, spirituel, culturel.

Où : Temple de la Fusterie, Genève

Quand : 1<sup>er</sup> jeudis du mois, de 12h30 à 13h45, à partir de novembre 2012

1<sup>er</sup> nov. : **Maria Brun**, *Damaskinos Papandréou*, premier métropolitain suisse

6 déc. : **René Beaupère**, *Nous avons cheminé ensemble, un itinéraire œcuménique*

### Organisation - renseignements

ECR et EPG : D. Mougeotte ☎ 004179 337 60 83 mougeotte@sunrise.ch

# Des fondations pour l'euro

●●● **Pierre de Charentenay**, Paris  
 Rédacteur en chef de la revue « Etudes »

*Les débats sur l'Europe n'ont jamais été aussi intenses, non seulement sur les questions économiques et financières mais aussi sur les questions politiques. Les deux niveaux sont mêlés autour de l'euro, point de fixation d'une crise européenne sans précédent, qui révèle la fragilité de la monnaie unique. C'est l'ensemble du système européen qui semble être remis en cause.*

Tout a commencé en 2008, avec les faillites des banques américaines. Les banques européennes ont souffert à leur tour. Les États durent venir à leur secours, ainsi que la Banque centrale européenne. Ce tremblement de terre dévoila la situation financière déficitaire de plusieurs pays européens. On découvrait que le roi était nu. La Grèce ne pouvait plus payer les intérêts de sa dette. Il fallut organiser d'urgence des plans de sauvetage. Aujourd'hui, c'est l'Espagne et le Portugal après l'Irlande qui demandent de l'aide. L'Italie elle-même est très fragile. Les agences de notation dégradent progressivement plusieurs pays.

On croyait avoir bâti une monnaie capable d'être à la fois un instrument de solidarité entre les différents membres de l'eurozone, et un instrument d'indépendance et de stabilité financière dans la mondialisation. Mais la monnaie unique se révèle aujourd'hui un problème plus qu'une solution. C'est que ses fondations sont fragiles. L'euro a été décidé en 1991 par le Traité de Maastricht, dans un élan de rapprochement des différents pays membres de l'Union européenne allant jusqu'à partager la même monnaie, signe souvent de l'indépendance nationale.

La situation actuelle révèle donc les faiblesses des fondations sur lesquelles a été construit l'euro. Car une monnaie

unique aurait dû être la conséquence d'une harmonisation beaucoup plus grande des systèmes bancaires, financiers, industriels et économiques. Le fait, par exemple, que les politiques fiscales, voire les dépenses sociales, soient très différentes d'un pays à l'autre met en déséquilibre une monnaie selon les contextes nationaux. Les économies elles-mêmes n'ont pas le même dynamisme. Or ayant la même monnaie, les pays de la zone euro ne peuvent pas faire les ajustements monétaires nécessaires, adaptés à leurs rythme de développement et système fiscal propres.

On pourra cependant aussi tenir l'argument inverse, que l'on ne pouvait pas attendre une harmonisation générale des systèmes économiques et financiers des différents pays membres pour décider de cette monnaie unique.

Si l'on peut débattre sans fin sur le choix de la date de la création de l'euro, il faut entendre aujourd'hui les questions fondamentales qui sont posées par l'existence de cette monnaie unique, qui fonctionne bel et bien, qu'on le veuille ou non.

Cette crise n'est d'ailleurs pas une raison pour devenir eurosceptique, comme c'est parfois le cas. Le retour en arrière vers les monnaies nationales et les souverainetés locales serait une catastrophe à plusieurs titres. Elle coûterait

des centaines de milliards d'euros et laisserait chaque pays et chaque économie à la merci des marchés et de la mondialisation. Elle démontrerait surtout le système de solidarité qui a été construit petit à petit sur soixante ans. Les tendances nationalistes pourraient s'y déployer sans limites ni contrepoids. La crise est beaucoup plus une motivation pour continuer à se poser des questions fondamentales, pour approfondir les liens existants entre les pays membres de l'UE et pour construire les fondations qui manquent à l'euro. Il ne s'agit pas de se débarrasser des contraintes du vivre ensemble européen en supprimant l'euro. L'avenir réside clairement dans une fédéralisation plus grande, une harmonisation des bases de l'euro, en commençant par une union bancaire européenne, une mutualisation des dettes nationales. C'est ce que le Conseil européen des 28 et 29 juin passés a décidé.

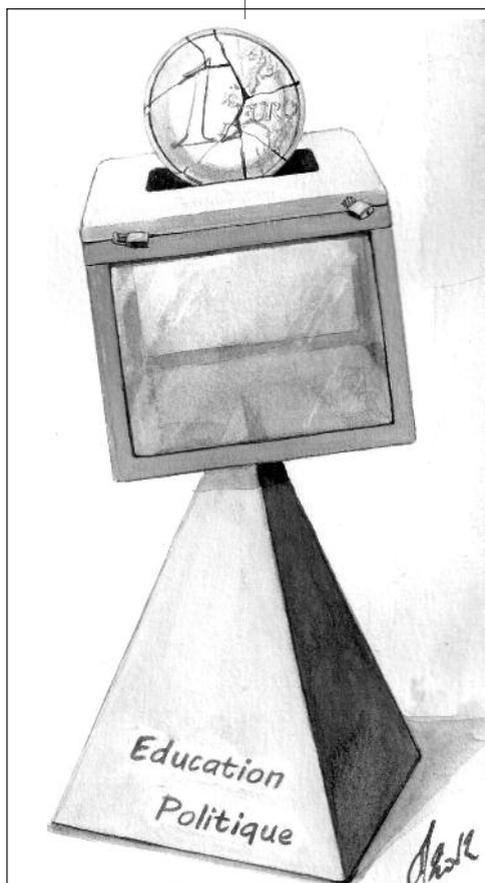
La zone euro a aussi vocation à s'étendre sur tous les territoires de l'Union à 27. Il faut prendre son temps, attendre la décision de chacun, mais tout oriente vers un élargissement de cette zone.

## Perte du soutien populaire

La direction à prendre est donc claire. Mais les décisions sont difficiles car le soutien populaire de l'Europe a disparu. Les votes *non* au référendum de 2005 en France, mais aussi en Hollande et en Irlande, ont manifesté une méfiance grandissante à propos de l'UE. Déjà le vote du Traité de Maastricht en 1991 avait été gagné à Paris à une très faible majorité et avait été refusé en Irlande comme au Danemark. L'adhésion populaire n'a donc jamais été franche et massive. Mais dans les récentes

années, des débats animés ont renforcé une partie de l'opinion dans sa méfiance de la construction européenne. Deux raisons semblent avoir joué : d'abord l'évolution profonde des mentalités sur plusieurs dizaines d'années. Le réflexe de solidarité, la volonté de travailler ensemble à une construction pacifique, la capacité de s'ouvrir à un bien commun qui dépasse l'intérêt personnel, tout cela s'est érodé au fil du temps en raison d'un individualisme de plus en plus fort, lié à une transformation de nos sociétés par le libéralisme, la consommation personnelle, le développement des loisirs individuels, etc. La préoccupation du vivre ensemble s'est éloignée au profit d'une attention à soi-même, à sa santé, à son bien-être. C'est en cela que la crise européenne est aussi une crise morale.

La seconde raison est l'absence de pédagogie des gouvernements vis-à-vis de l'UE. Les opinions publiques ne perçoivent qu'un discours négatif sur l'Union, qui symbolise la contrainte et la limitation de la souveraineté.



Les gouvernements nationaux ne souhaitent pas montrer qu'il existe une véritable dynamique européenne depuis plus de cinquante ans et qu'elle a apporté à tous les peuples d'Europe non seulement la paix mais aussi le développement. Car plus ils expliqueraient ce transfert de souveraineté, plus ils montreraient qu'ils ont perdu beaucoup de pouvoir au profit d'un exercice communautaire de la décision. Comment une institution accepterait-elle de montrer qu'elle a perdu sa pertinence au profit d'une autre qui la dépasse ?

Ce refus d'explication est lié à la différence de temporalité entre le niveau national et le niveau européen. La dynamique du pouvoir national joue sur le court terme des élections régulières, alors que la dynamique européenne est celle du long terme, qui s'appuie sur les transformations lentes et profondes de tout le continent. Comment gérer un pouvoir européen dépendant d'élections nationales qui peuvent changer l'attitude de tel ou tel pays vis-à-vis de l'Europe ? Le meilleur exemple en est l'Italie dans son passage de l'ère Berlusconi à l'ère Monti.

## Solidarité et subsidiarité

Le système européen a ceci de très complexe qu'il est fondé à la fois sur un peuple multiculturel et sur une juxtaposition de nations. Cette originalité est visible d'un côté par le Parlement européen, qui rassemble les élus au suffrage universel, et de l'autre par le Conseil européen, constitué par les représentants des gouvernements nationaux. La combinaison de ces deux logiques voudrait promouvoir une véritable solidarité entre des pays très différents culturellement.

L'une des solutions trouvées par le traité de Maastricht en 1992 consistait à marquer une distinction entre les domaines communautaires, où la solidarité devait s'exercer, et les zones de compétence nationale, dont la gestion dépendait de chaque pays. C'est ce qu'on appelle la subsidiarité. Dans les domaines de subsidiarité, chaque pays reste maître chez lui, souvent dans des secteurs avec des budgets considérables, la sécurité sociale, l'éducation, l'armée.

Pourtant 70 % des lois nationales étant négociées à Bruxelles, l'encadrement des activités nationales par l'UE est très large. Le rapprochement des économies et des développements des pays membres est une réalité. La multiplication des normes décidées en commun à Bruxelles fait de l'Europe un acteur essentiel de la vie nationale.

L'opinion publique commence à le comprendre. Elle a même l'impression que l'Europe se mêle de tout, depuis les dates de la chasse jusqu'à la peinture des jouets des enfants. La confusion est semée dans les esprits sur ce qui relève effectivement de Bruxelles et ce qui relève de la décision nationale. La subsidiarité n'est pas comprise par la population. Ses frontières sont floues et les gouvernements ne les expliquent pas.

Du coup, la confusion s'étend à toute l'organisation européenne. Qui est véritablement en charge de ce gouvernement qui s'impose à tous ?

La multiplication des institutions et des responsables ne facilite pas l'identification des vrais décideurs. La création d'un président permanent du Conseil européen, actuellement Van Rompuy, vient troubler l'image de la Commission comme seule institution ayant l'initiative. Le fait que deux hommes, Barroso et Van Rompuy, se déplacent mainte-

nant ensemble pour les grandes réunions internationales, ajoute à la confusion.

Cet empilement d'institutions et la complexité d'un système où sont mêlées les responsabilités nationales et les responsabilités européennes démobilise l'opinion publique. Le manque de clarté sur l'application du principe de subsidiarité risque de créer la confusion et le rejet sur le principe de solidarité, qui représente pourtant la clé du principe européen.

## Méconnaissances

Tout pourrait peut-être s'arranger si les citoyens européens avaient le sentiment qu'ils décidaient de leur destin et de leurs institutions. Or il s'est établi au fil des années une distance telle entre la base et le sommet qu'on en est venu à parler d'une absence de démocratie en Europe. Les parlementaires européens sont pourtant élus au suffrage universel ! Ils représentent donc tous les citoyens. La démocratie devrait y trouver son compte. Mais les pouvoirs du Parlement sont fort limités et les parlementaires peu connus. Ils ne rendent jamais compte de leur gestion. Il y a donc trop de distance entre le citoyen et le parlementaire.

La Commission européenne est souvent critiquée, parce qu'elle est constituée de fonctionnaires non élus. L'opinion publique ne sait pas que tous les commissaires doivent être approuvés par le Parlement. Quant au Conseil européen, l'organe intergouvernemental de représentation des Etats, il est constitué par les représentants des gouvernements élus. Ainsi, toutes les institutions obéissent à un fonctionnement démocratique, mais elles ne sont pas perçues comme telles.

La ratification des successions de Traités a été l'occasion de l'expression de cette méfiance lorsque les populations se sont exprimées par référendum. Le débat est devenu tellement compliqué, et souvent mélangé à des préoccupations nationales, que les citoyens ont manifesté leur refus des projets européens dans ces consultations populaires, alors que l'ensemble des corps constitués, gouvernements, parlements, syndicats, partis politiques et Eglises étaient favorables aux textes proposés.

Ce fut le cas du référendum sur le traité de Lisbonne en France, en mai 2005. Par la suite, pour approuver le texte, le président de la République est passé par une consultation parlementaire. Les opposants au traité ont dénoncé le déni de démocratie. Une opinion pour le moins étrange lorsqu'un parlement s'exprime.

La démocratie s'est effectivement transformée. Les citoyens veulent être consultés directement. Ils se méfient de la représentation parlementaire et préfèrent les consultations directes. Voilà un autre fruit de l'individualisme et du libéralisme ambiants. Le futur de l'Europe est entre les mains de chaque citoyen, directement et sans intermédiaire.

Cette nouvelle conjoncture est favorable à un nouvel engagement pour l'Europe, mais elle complique la tâche des politiques aux prises avec de multiples facteurs qu'ils ne contrôlent pas, notamment la peur de l'avenir et la volonté des citoyens d'être protégés pour conserver les acquis sociaux. Plus que jamais l'éducation politique est indispensable. C'est malheureusement ce que les gouvernements, poussés par les logiques médiatique et électorale, ne savent pas faire.

**P. de Ch.**

# Chili : eldorado menacé

●●● **Lucienne Bittar**, Genève  
Rédactrice en chef

*Le Chili d'après Pinochet fait partie de ces rares pays qui bénéficient depuis dix ans d'une croissance économique stable. Pourtant sa population est inquiète et mécontente. Comment l'expliquer ?*

« Il y a quinze ans, ce quartier était quasiment inexistant. » Chemins arborisés, bordés de villas plus ou moins luxueuses, terrain de golf, spa, hippodrome, centres commerciaux gigantesques et zones de loisirs, écoles privées réputées... A l'horizon, la fameuse cordillère des Andes. Nous sommes dans les zones résidentielles de la Dehesa, Providencia et Independencia, au nord-ouest de Santiago du Chili, et un ami chilien joue les guides.

En quelques minutes, nous rejoignons Las Condes, le centre d'affaires de la capitale qui a émergé dans les années 1980 et qui depuis ne cesse de se développer. Une succession de gratteciel, dont les parois vitrées se renvoient les reflets, côtoie de larges avenues, autoroute et tunnel à péage, libéralisme oblige. Une immense tour en construction domine la scène, la Torre Gran Costanera : ce sera la plus haute d'Amérique du Sud. Décidément, le quartier mérite bien son surnom de Sanhattan.<sup>1</sup>

## Dynamisme économique

De retour chez lui dans les années 1990, après un long séjour en Suisse, Gonzalo, chasseur de têtes pour le monde de l'industrie, a trouvé une ville en pleine expansion, propice au développement de son entreprise. Une évo-

lution économique qui a profité aux pauvres et aux classes moyennes, une fois n'est pas coutume. Ainsi, 15 % des Chiliens sont considérés comme pauvres aujourd'hui, contre 45 % en 1987. Le Chili présente d'ailleurs depuis dix ans un taux de croissance annuelle stable, de l'ordre de 4 %. C'est ainsi que ce pays andin est devenu en 2010 le 31<sup>e</sup> pays membre de l'OCDE, organisation qui regroupe les pays les plus industrialisés.

Avec une croissance globale de 6 % en 2011 et une dette n'atteignant que 13 % de son PIB, les prévisions économiques restent bonnes. Le cabinet Ernst & Young a d'ailleurs présenté en 2011 un rapport incluant le Chili parmi les 25 pays au monde les plus dynamiques du point de vue économique. Un eldorado pour les entreprises étrangères, d'autant plus que le Chili est placé à la 7<sup>e</sup> place internationale en ce qui concerne l'indice de liberté économique 2012,<sup>2</sup> soit deux rangs après la Suisse.

Les jeunes d'aujourd'hui ont donc une vie clairement plus facile que celle de leurs parents. Ils sont mieux logés,

- 1 • Contraction de Santiago et de Manhattan.
- 2 • Source : la Fondation Heritage. En partenariat avec le *Wall Street Journal*, cette fondation privée publie annuellement l'indice de liberté économique.

peuvent accéder à l'éducation supérieure, trouvent plus facilement du travail, ont des salaires plus élevés et plus de temps libre. Pourtant, ils ne sont pas plus satisfaits pour autant. Et ils le manifestent...

## Paradoxal mécontentement

Roberto Méndez<sup>3</sup> est directeur et président de ADIMARK, une société spécialisée dans les études de marché, qui conduit notamment des enquêtes de satisfaction auprès des Chiliens. Les résultats d'une étude effectuée entre 2007 et 2011, explique-t-il, révèlent que les Chiliens sont plus pessimistes aujourd'hui qu'il y a cinq ans quant à leur avenir et à celui de leur pays sur le plan économique.<sup>4</sup>

Depuis deux ans, les étudiants manifestent en masse régulièrement contre le gouvernement libéral, parfois avec des débordements de violence. Ils réclament une réforme du système éducatif, notamment la gratuité complète des études supérieures. Le 28 juin passé, ils étaient 120 000 à défiler à Santiago devant le palais présidentiel. Mais les jeunes ne sont pas les seuls à exprimer leur mécontentement, souligne Roberto Méndez. Globalement, le nombre de manifestations nationales a

littéralement explosé dans le pays, passant de 1569 en 2009, à 2348 en 2010 et 6000 en 2011 !<sup>5</sup> Car si 55 % des Chiliens approuvaient le système néolibéral en 2006, ils n'étaient plus que 38 % en septembre 2011, après la crise financière internationale.

Comment expliquer cette colère populaire alors que le gouvernement de coalition a plutôt fait ses preuves économiquement ? Pour Enrique Correa,<sup>6</sup> secrétaire général du gouvernement de transition de Patricio Aylwin (1990-1994), la peur est le principal moteur de la contestation. N'est-ce pas uniquement lorsqu'on a quelque chose à perdre que l'on se met à craindre sa disparition ? La croissance économique du pays s'accompagne d'une hausse des attentes de la classe moyenne.

Un cercle vicieux s'est ainsi installé, car les manifestations ont pour effet de démolir la confiance des Chiliens envers leur gouvernement, en dépit de ses bons résultats. Le nombre de Chiliens qui pensent que le pays est traversé par un grand courant conflictuel interne entre travailleurs et patrons est en

*Sanhattan et sa Torre Gran Costanera*



- 3 • Il est aussi professeur à la Faculté des sciences économiques de l'Université catholique de Santiago.
- 4 • *Enquête du bicentenaire PUC-Adimark*, 2007 et 2011.
- 5 • Source : les agents des douanes du Chili. In *El Mercurio*, 17 octobre 2011.
- 6 • Lobbyiste réputé, consultant pour les questions d'images publiques, fondateur de la société de communication *Imaginacion Consultores*.

hausse : 45 % des personnes interrogées en 2006, contre 63 % en 2011.

Conjuguée à l'inflation croissante, la cote de popularité du président Sebastian Piñera dégringole. Il n'a obtenu que 26 % d'opinions favorables en avril dernier, soit son niveau le plus bas depuis son arrivée au pouvoir en mars 2010.

Une autre explication du malaise social réside dans l'inégalité sociale (ce refus des inégalités est nouveau dans le pays). Malgré des avancées en la matière, le Chili a toujours une distribution des revenus très inégalitaire et il est placé au 16<sup>e</sup> rang des pays à la répartition de la richesse la plus mauvaise.

En témoigne l'urbanisme de ses villes, divisées entre quartiers très riches, quartiers moyens et quartiers pauvres. Seule Valparaiso, deuxième ville du pays, fait figure d'exception. Suite au tremblement de terre de 1906, la bourgeoisie locale a préféré s'établir à Villa del Mar. Délaissée par les riches, la ville, classée en 2003 par l'UNESCO patrimoine de l'humanité, est à présent recolonisée par des exilés de retour au pays, des artistes chiliens ou étrangers, des familles de la moyenne bourgeoisie en provenance de Las Condes. Toutes les classes sociales y sont confondues.

Cette conjonction de facteurs explique pourquoi les Chiliens se reconnaissent dans le mouvement des indignés, au visage principalement européen et étasunien. Ainsi en octobre 2011, 500 000 personnes ont manifesté à Madrid, 100 000 à Rome, 6000 à Bruxelles, 5000 à Londres, 3500 à New York, etc., mais seulement 60 à Managua, 200 à Sao Paulo et 500 à Mexico. Seule exception notable du continent, Santiago, où on a compté 10 000 manifestants ! Mieux, 54 % des Chiliens interrogés par ADI-MARK disent soutenir les indignés.<sup>7</sup>

En dehors de considérations subjectives, les manifestants ont-ils entièrement tort de s'inquiéter ? Le système néolibéral chilien, qui fait office de modèle en Amérique latine, semble montrer des signes de faiblesse.

Certains prédisent un essoufflement de la croissance du fait des retombées de la crise de la dette souveraine dans la zone euro. Et tout comme pour la Suisse, les exportations chiliennes souffrent de la baisse de l'euro. La balance extérieure du pays dépend grandement du prix du cuivre, vendu, il est vrai, principalement aux Chinois. Certes le pays a diversifié ses exportations, mais produits alimentaires et boissons sont vendus principalement dans l'Union européenne où, en sus d'une monnaie faible, les consommateurs se font de plus en plus attentifs au bilan carbone<sup>8</sup> des produits vendus. D'autres encore, comme Enrique Correa, relèvent que le pays va se trouver confronté dans les années à venir à d'importants problèmes environnementaux et énergétiques.

## Changement de valeurs

Une chose paraît certaine, les Chiliens se cherchent. La rapide transformation économique du pays doit être intégrée et digérée par eux. En rejoignant le club des pays les plus industrialisés, le pays ne s'est-il pas éloigné de ses racines culturelles ? Comme un peu partout ail-

7 • *TIME Magazine* / *ABT SRBI*, 9-10 octobre 2011.

8 • Outil de comptabilisation des émissions de gaz à effet de serre qui tient compte de l'énergie de fabrication et de l'énergie finale (emballage, transport...) d'un produit.

leurs, la capitalisation accélérée semble déboucher nécessairement sur une uniformisation culturelle.

Indice probant, la paradoxale évolution religieuse du pays, mélange de ferveur et de sécularisation. Le Chili est toujours l'un des pays le plus religieux au monde : à la question « Croyez-vous en Dieu ? », 94 % des personnes interrogées ont répondu affirmativement en 2008 et ce taux était encore de 89 % en 2010 ; 75 % croient aux miracles (seuls Chypre et le Portugal font mieux) ; et 44 % ont participé à un pèlerinage ou une procession en l'honneur de Marie dans les deux dernières années.<sup>9</sup>

Mais si la population témoigne aisément de sa croyance, sa confiance en l'Eglise s'est néanmoins érodée suite aux scandales liés aux prêtres pédophiles. Ainsi 70 % des Chiliens se disaient catholiques en 2006, contre seulement 63 % en 2011. Ainsi encore, s'ils étaient 44 % à croire en l'Eglise en 2006, ils n'étaient plus que 35 % en 2010. Les pratiquants sont aussi moins nombreux : 38 % des catholiques aujourd'hui ne vont jamais à la messe.

Au-delà de ces statistiques, « l'occidentalisation » du pays se perçoit aussi dans le changement de perception des valeurs familiales traditionnelles. En 1990, 36 % des naissances avaient lieu hors mariage. Un chiffre qui atteint aujourd'hui 67 %, l'un des plus hauts au monde ! Et 3,4 % des Chiliens approuvent l'usage de la pilule du lendemain.

Cette évolution turbulente explique peut-être pourquoi une frange de la population garde la nostalgie du temps de Pinochet, où les choses paraissent plus claires, plus sûres, et l'affirme, plus ou moins discrètement... Evoquer le général dictateur devant un Chilien semble aujourd'hui encore déplacé et débouche le plus souvent sur un silence poli de la part de notre interlocuteur. Après tout, cela ne fait que dix ans qu'il a disparu de la scène politique du pays.

L. B.

société

Une ferveur religieuse toujours manifeste



9 • Enquête du bicentenaire PUC-Adimark, 2008.

10 • La Vierge del Carmen est la patronne du Chili ; la grande majorité des Chiliens croient en sa protection.

## Rio +20, mythe et réalité

*La presse a répercuté une image passablement négative de la Conférence des Nations Unies pour le développement durable, tenue au Brésil du 20 au 22 juin passés. Cette perception ne me paraît pas correspondre à la réalité.*

*Ce n'est pas parce qu'on parle depuis 25 ans du développement durable qu'il est vraiment entré dans notre quotidien. Les accords internationaux restent essentiels. D'une part, parce que les atteintes aux écosystèmes et aux ressources dépassent largement les frontières, d'autre part, parce que nos économies ont besoin de conditions harmonisées pour éviter une concurrence écologique et sociale déloyale. Le développement durable exprime en effet une éthique, une régulation, un souci du bien commun, un sens des responsabilités, une vue holistique. Ce sont là des orientations qui s'opposent tant à une mondialisation sans foi ni loi qu'au repli identitaire, deux tendances fortes actuellement.*

*Ce genre de rassemblement international est donc un révélateur de l'état des rapports de force. Rattrapé par les réalités démographiques, englué dans ses crises internes (crise d'identité aux Etats-Unis, incapacité chronique de l'Europe à s'unir; affaiblissement économique), le Nord ne domine plus l'agenda politique dans ce monde devenu multipolaire. Rio +20 a ainsi souligné la nouvelle donne géopolitique, soit la volonté du G 77 (les pays du « Sud » dans toute leur diversité, des PMA<sup>1</sup> à la Chine en passant par les Etats producteurs de pétrole) de prendre le leadership. Or la tendance du G 77 est de prioriser la lutte contre la pauvreté par rapport à une gestion responsable des ressources, avec le risque de revenir à un concept dépassé de développement et d'occulter les capacités de charge de la Planète.*

*Autre frein aux avancées du développement durable : les crises actuelles (financière, économique, de l'emploi, de l'énergie, etc.). Alors qu'elles nous montrent à quel point il nous faut changer de paradigme, leurs effets au contraire nous poussent à rester le nez collé au guidon, à ressasser, les uns l'austérité qui étouffe, les autres la croissance du déjà vu.*

*Pourtant, malgré ces vents contraires, le document adopté à Rio +20 a retenu l'« économie verte » comme contribution au développement durable et l'a entourée de passablement de précisions. Il a été clairement rappelé « que des changements fondamentaux dans la façon dont les sociétés produisent et consomment sont indispensables pour réaliser le développement durable à l'échelle mondiale ».*

*Rio +20 a de plus confirmé les engagements précédents et a gardé de riches contenus :*

- « l'élimination de la pauvreté, le plein emploi productif et un travail décent pour tous », avec « la couverture universelle des soins de santé » et la protection sociale et juridique des travailleurs, y compris ceux du secteur informel ;
- la protection des sols et la promotion d'une agriculture durable, dans le contexte du droit à une alimentation adéquate ;
- une énergie et une mobilité durables, « y compris les infrastructures pour piétons et pour cyclistes » ;
- le rappel des risques représentés par le changement climatique, « l'un des plus grands défis de notre époque » ;
- la protection de la biodiversité et des océans ;

1 • Pays les moins avancés. En 2010, les PMA ont compté pour 12 % de la population mondiale, mais seulement pour moins de 2 % du PIB mondial.

- la réaffirmation de l'engagement des pays industrialisés de consacrer 0,7 % de leur PIB à l'aide publique au développement (APD) ;
- l'égalité des droits et des chances entre hommes et femmes...

Sur l'économie et la gouvernance, les principaux acquis sont :

- un « cadre décennal de programmation concernant les modes de production et de consommation durables » ;
- un mécanisme pour proposer à l'Assemblée générale 2013 des Objectifs de développement durable ;
- le lancement d'un programme de travail en vue de compléter le PIB par un indice de richesses incluant « des mesures plus larges du progrès » ;
- le renforcement du PNUE ;<sup>2</sup>
- la création d'une « instance politique de haut niveau », dotée de missions d'évaluation, de mobilisation et de dynamisation des enjeux du développement durable et devant remplacer à terme l'actuelle Commission du développement durable.

En réalité, la question est moins au niveau des textes qu'à celui de leur mise en œuvre. Ainsi l'engagement pris par les pays industrialisés (en 1970 !) de consacrer 0,7 % de leur PIB à l'APD n'est suivi que par une demi-douzaine d'entre eux (la Suisse n'est qu'à 0,5 %, ce qui pour d'aucuns est déjà trop). Ainsi encore, la Convention sur les changements climatiques, qui exige que les

émissions soient proportionnées à la capacité de charge des écosystèmes, peine à être suivie.<sup>3</sup>

Les conférences internationales résonnent de belles paroles - dont les auteurs savent bien qu'il y a de fortes chances qu'elles restent vaines. La principale frustration que l'on peut ressentir vient de cette torpeur qui survient dès qu'il s'agit d'aller sur le terrain du passage à l'acte et de contrer certains intérêts.

Rio +20 n'est qu'une étape dans un processus. Cette thématique est exigeante et globale, et si les processus internationaux basés sur le consensus entre des Etats aux intérêts et aux fonctionnements très disparates sont déjà lents par nature, la matière ne facilite pas vraiment les avancées. Or il faudrait aller vite : en 2030, nous aurons besoin de deux planètes si le développement se poursuit sur le mode actuel !<sup>4</sup>

Le sommet se voulait source d'accélération... Il a révélé notre difficulté à prendre vraiment nos responsabilités, globalement mais aussi localement : en Suisse, notre empreinte écologique était en 2002 trois fois trop grande, et en 2012 quatre fois<sup>5</sup>... Faire mieux à notre niveau reste la meilleure réponse à toutes nos déceptions.

**René Longet, Onex**

Représentant de l'Union des Villes suisses au sein de la délégation officielle suisse au Sommet Rio +20

2 • Programme des Nations Unies pour l'environnement. (n.d.l.r.)

3 • « L'objectif ultime de la présente Convention (...) est de stabiliser (...) les concentrations de gaz à effet de serre dans l'atmosphère à un niveau qui empêche toute perturbation anthropique dangereuse du système climatique... » (art. 2), RS 0.814.01.

[http://www.admin.ch/ch/fr/rs/c0\\_814\\_01.html](http://www.admin.ch/ch/fr/rs/c0_814_01.html)

4 • [http://wwf.panda.org/about\\_our\\_earth/all\\_publications/living\\_planet\\_report/](http://wwf.panda.org/about_our_earth/all_publications/living_planet_report/)

5 • <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/21/03/01.html>

# Un film-geste

●●● **Patrick Bittar**, Paris  
Réalisateur de films

## *Holy Motors*, de Leos Carax

Les films de Leos Carax suscitent en France des réactions soit très hostiles soit hystériquement dithyrambiques. Treize ans après *Pola X*, son dernier long-métrage, le cinéaste français maudit des années 1980 nous offre dans *Holy Motors* le meilleur de lui-même.<sup>1</sup> « Je continue comme j'avais commencé : pour la beauté du geste », dit son alter ego dans le film (Denis Lavant, son acteur fétiche). Et c'est effectivement ce qu'il y a de plus fascinant dans ce film (et de plus rare dans le cinéma français actuel) : la beauté du geste cinématographique.

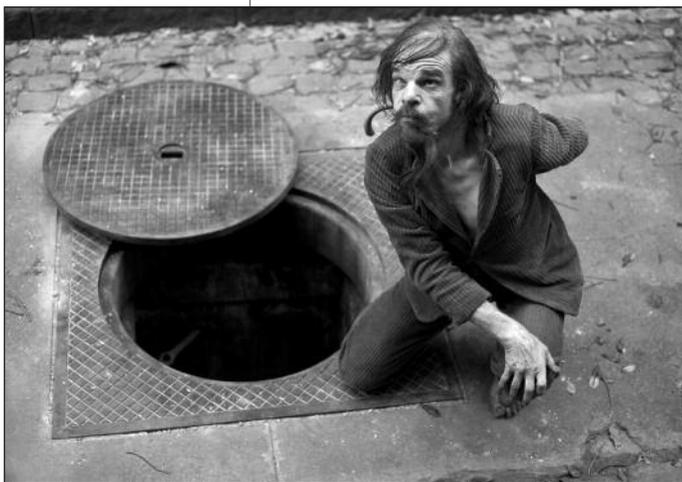
Le film déroule la journée programmée de Monsieur Oscar (D. Lavant), conduit dans une limousine, à Paris, de « rendez-vous » en « rendez-vous », qui vont s'avérer autant de scènes sans caméras, sans équipe. Et la limousine de se

transformer en loge où M. Oscar se métamorphose en toutes sortes de personnages.

*Holy Motors* est probablement un parcours dans la cinéphilie de Carax. Mais c'est surtout une succession de courtes (et souvent percutantes) incursions dans des univers singuliers, issus de l'imaginaire du réalisateur. On peut ne pas apprécier leur tonalité ténébreuse, leur côté punk. Mais à chaque sketch, le cinéaste nous emmène dans un « ailleurs », nous étonne, et nous « ravit » lorsqu'il utilise au mieux sa caméra, concocte des sons inouïs et fait bouger Lavant... Pour le spectateur, il y a une jubilation enfantine qui fonctionne sur la répétition : « Où va-t-il m'emmener cette fois ? »

Pour préserver le plaisir de la découverte, je me contenterai d'évoquer une séquence de *motion capture*,<sup>2</sup> où l'on voit comment le cinéma peut ravir vers un ailleurs étrange, comme le font certains spectacles de danse contemporaine... Les transitions (un rêve, un entracte, les moments où l'on ressort de ces « rendez-vous ») sont également l'occasion de scènes réussies. Parfois cependant, comme le dit Michel Piccoli dans le film, « on n'y croit pas » : le jeu d'Edith Scob (la fille des *Yeux sans*

Denis Lavant dans  
« *Holy Motors* »



- 1 • Le réalisateur a reçu en juillet le Léopard d'honneur 2012 du Festival de Locarno. (n.d.l.r.)
- 2 • Procédé d'animation de personnage virtuel, basé sur la capture de mouvements réels d'un acteur. (n.d.l.r.)

visage du film de Franju, en 1959), la scène avec Kylie Minogue (pop star australienne)...

Evidemment, *Holy Motors* garde les composantes habituelles des films de Carax qui peuvent irriter : à la fois auto-portrait intime (nombriliste ?) et réflexions sur sa création. A l'heure de la profusion d'images produites par des caméras de plus en plus petites, Carax interroge la disparition de la mécanique créatrice du cinéma. La limousine est un corbillard qui nous emmène jusqu'à la dernière phrase du film : « Et on n'avait plus de moteur, plus d'action. Amen. » Mais le plus réjouissant, c'est que le film est une réponse créative au devenir du cinéma, une démonstration de ses possibilités : c'est plein de trouvailles... et non dénué d'humour (rare chez Carax). Le côté abstrait, avec des personnages-effigies, des pantins un peu fantomatiques, est parfaitement approprié à ce film-geste qu'est *Holy Motors*...

## To Rome with love

Woody Allen est un autre cinéaste cinéphile ayant fait de son égocentrisme et de ses angoisses de créateur le moteur de ses œuvres, mais sur un mode qui lui vaut, en France, un capital de sympathie inversement proportionnel à celui de Carax.

Comme *Holy Motors*, *To Rome with Love* est une exception dans la filmographie de son auteur, mais pour des raisons totalement inverses : c'est probablement un des films les moins réussis d'un réalisateur génial. Sur les quinze dernières années, Woody a pondu un film par an !

Après Londres, Barcelone et Paris, il nous convie cette fois à Rome, et nous offre un *film-spaghettata* (variante pour touristes du *film choral*) qui sent un peu le réchauffé et où différentes histoires s'entremêlent mollement : une romance entre de jeunes américains ; une comédie burlesque où un *Signor Coglione Qualunque* (c'est ainsi que le personnage joué par Roberto Benigni se définit) devient brusquement célèbre, sans aucune raison (« Vous êtes célèbre parce que vous êtes célèbre ») ; la rencontre entre un metteur en scène d'opéra à la retraite (Woody Allen, évidemment) et un entrepreneur romain de pompes funèbres qui devient, mais sous la douche uniquement, une espèce de ténor à la Andréa Bocelli...

On retrouve des idées de cinéma qui ont marqué certains chefs-d'œuvre du réalisateur, comme le personnage du « Génie » qui cornaque le héros. Ici, un célèbre architecte, usé par ses choix de vie (Alec Baldwin, très bon casting), accompagne les errements amoureux d'un jeune étudiant en architecture (Jesse Eisenberg, *The Social Network*). L'expérience est globalement agréable : c'est élégant, fantaisiste, léger. Certaines scènes font éclater de rire, comme l'interview, au journal de 20h, de Pisanello (Benigni) sur ses préférences culinaires au petit-déjeuner. Mais ça manque de tenue : le scénario, le rythme, la direction d'acteur (Alessandro Tiberi rame, à vouloir faire du Allen), la photographie de Darius Khondji...

Quant à Woody comédien ? Issu du *stand-up*,<sup>3</sup> il sait bien que le comique requiert une sacrée énergie maîtrisée. Alors pourquoi, à près de 77 ans, jouer sur le même mode qu'à 30 ? Ses fans ne peuvent qu'être déçus... un peu comme ceux de Louis de Funès qui découvraient *La Soupe aux choux*.

P. B.

cinéma

*To Rome with Love*, de Woody Allen

3 • Forme de *one-man-show*. (n.d.l.r.)

# Dans la lumière d'Arles

●●● **Daniel Cornu**, Genève

Journaliste, médiateur de Tamedia publications romandes

Les Rencontres de la photographie, Arles, jusqu'au 23 septembre

« A Arles où coule le Rhône, dans l'atroce lumière de midi » (Jacques Prévert). Le *Magasin électrique*, le plus éloigné des ateliers désaffectés de la SNCF qui abritent le gros des expositions des Rencontres de la photographie : c'est là, après un court parcours de plomb, que se découvrent les images apportées par un homme venu du froid. Pentti Sammallahti supporte mal le soleil. Il a quitté les Rencontres après deux jours, le temps de présenter son beau livre édité par Actes Sud.

Hors de la Finlande, ses parcours le mènent le plus souvent aux confins septentrionaux du continent. En Carélie, en Kalmoukie, à Solovki, en mer Blanche. Des pays sans ombre, de neige et de glace, silencieux. Photographiés en noir et blanc, en format panoramique, ils montrent peu : une rue de village, des champs, un arbre défeuillé, un pneu géant abandonné au bord d'un chemin de terre, quelques baraques, des hommes et des animaux, des chiens, beaucoup de chiens. Des terres où la nature se rétracte et se fige. Où des signes de vie se dégagent, obstinément.

Sammallahti, né en 1950 à Helsinki, ne néglige pas les ailleurs de l'Europe ni du monde. Les images ramenées du Népal ou de Chine, d'Inde ou du Maroc attestent la permanence d'un regard qui préfère les lumières de transition, exprimant moins des contrastes de for-

mes et de sujets que des atmosphères. L'exposition dure jusqu'au 23 septembre.

L'œuvre de Sammallahti entretient une correspondance avec celle de Josef Koudelka, dont la série célèbre des *Gitans* est exposée à l'Eglise Sainte-Anne, au centre de la ville. Fidélité au tirage argentique en noir et blanc, communauté de perception et de compréhension du monde qui ne s'arrête jamais à la surface de l'image. Chez l'un comme chez l'autre, il y a une réalité au-delà de l'immobilité de l'instant, des « avant », des « après », des « au fond » plus encore (l'image de l'homme menotté, saisi au premier plan sous le regard lointain de gens indéterminés, Tchécoslovaquie, 1963).

Photographe de l'invasion de Prague par les chars soviétiques en 1968, Koudelka connaît alors une gloire immédiate et pourtant anonyme. Ce n'est que seize ans plus tard que les images seront créditées à son nom, alors qu'il s'est exilé en Grande-Bretagne en 1970 déjà, avant de rejoindre l'agence Magnum l'année suivante. Koudelka appartient au cercle des grands photographes du XX<sup>e</sup> siècle.

La visite de Sainte-Anne est donc apparue comme un passage obligé des Rencontres d'Arles. Rien ne la remplace, ni son rythme, ni ses apports documentaires, ni son climat. Elle s'est achevée le 2 septembre déjà. La photo-

graphie présente toutefois l'avantage sur d'autres formes d'expression plastique de se prêter à des présentations par le livre, qui sont mieux que de simples substituts lorsqu'elles sont conçues par l'auteur. Publiées une première fois en 1975 par Robert Delpire, les photographies de *Gitans* ont été rééditées en 2011 dans une version revue et enrichie.

## Une école française

Les Rencontres d'Arles ne sont pas vouées à la seule école de photographie classique. Le seraient-elles plutôt à la création hexagonale ? Elles sont placées cette année à l'enseigne d'*Une école française*. Pas de méprise ! L'école en question n'est pas stylistique. Elle est l'institution créée en 1982, qui faisait partie des grands projets de François Mitterrand : l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles. Qui craindrait la monotonie ou l'uniformité est très vite rassuré. L'école rebondit d'accrochage en accrochage. Du côté des enseignants fondateurs pour commencer, des images évocatrices de l'univers de Faulkner par Alain Desvergnès (Atelier de mécanique, jusqu'au 23 septembre) aux déconstructions de Christian Milovanoff (Musée Réattu, jusqu'au 14 octobre). Du côté des diplômés, dans la Grande Halle (la Chaudronnerie). Du côté enfin de « Ceux qui arrivent », soit de la promotion de cette année anniversaire 2012. Comme le dit Milovanoff, « on ne s'étonnera pas de la diversité des propositions car, si l'ENSP fait école, c'est bien celle de la singularité et non du formatage ».

Pour le reste, les Rencontres d'Arles restent largement internationales. Elles le sont notamment par l'existence du

Prix Découverte, soutenue par la Fondation LUMA. L'exposition des quinze photographes proposés par cinq responsables d'écoles de photographie étrangères est chaque année l'un des lieux les plus passionnants des Rencontres. Le lauréat n'est pas nécessairement une découverte inattendue des professionnels ou des amateurs d'art (si l'on pense à Taryn Simon, il y a deux ans, représentée par la toute-puissante Galerie Gagosian). Mais l'ensemble rend compte de l'état de la photographie et de ses métamorphoses.

Cette année, le Prix Découverte est allé à un photographe d'Afrique du Sud, Jonathan Torgovnik. Sous le titre *Intended Consequences*, conséquences attendues, sa série présente des portraits de femmes rwandaises et de leurs enfants nés de viols pendant le génocide de 1994. Elle est accompagnée à chaque fois du récit du drame vécu. Bouleversante, inoubliable.

D. C.

Torgovnik, « Justine et sa fille Alice », Rwanda



# Aristocratie et catholicisme

Evelyn Waugh

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain, traducteur

Les éditions Robert Laffont republient un à un les romans d'Evelyn Waugh,<sup>1</sup> le grand écrivain satirique anglais. Ce qui nous donne l'occasion de nous pencher sur cette figure majeure du renouveau littéraire catholique d'Outre-Manche.

La satire est un genre assez peu pratiqué chez nous, sans doute parce que nos auteurs sont trop respectueux des pouvoirs établis ou qu'ils n'ont pas sous les yeux, comme les romanciers britanniques, une société aristocratique riche de tout son passé, avec ses us et coutumes, ses règles, son code, son étiquette et sa ménagerie, quoique sur son déclin - et parce que sur son déclin ! - dont ils eussent pu dépeindre les excentricités.

Car après *satire*, *excentricité* est le second mot qui nous vient à l'esprit quand on pense à un homme comme Evelyn Waugh (1903-1966). *Excentricité*, mot aussi difficile à définir que ceux d'*humour*, de *wit* ou de *nonsense* pour un homme du Continent. Mot qui, comme certains vins, doit être consommé sur place et qui ne supporte pas l'exportation.

Disons, pour simplifier, que depuis que l'Angleterre a perdu son centre à la Réforme, le luciférianisme, d'une part, et l'excentricité, de l'autre, surtout dans

les hautes sphères de la société qui ont tout loisir de s'y adonner et de s'y complaire, sont devenus les deux traits dominants du caractère britannique et les deux veines de son génie. Ajoutons-en un troisième : une fixation sur l'enfance dans ce qu'elle a d'aussi paradisiaque que la campagne anglaise, et que des ouvrages comme *Alice au pays des merveilles*, *Le vent dans les saules*, *Peter Pan*, *Winnie l'ourson* ou *Le Jardin secret* ont su traduire de manière inoubliable.

## Décadence et frivolité

L'œuvre romanesque d'Evelyn Waugh est un pur produit de la société aristocratique britannique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Bien que n'appartenant pas par naissance aux couches supérieures de cette société, Waugh la fréquente d'assez près (d'abord à Oxford où il termine ses études, si l'on

1 • Collection Pavillons Poche, Paris : *Retour à Brideshead* (2005, 616 p.) ; *Grandeur et décadence* (2006, 322 p.) ; *Scoop* (2010, 350 p.) ; *Le cher disparu* (2010, 182 p.) ; *Ces corps vifs* (2011, 350 p.) ; *Une poignée de cendres* (2011, 406 p.) ; *Hommes en armes* (2012, 476 p.). (n.d.l.r.)

peut parler d'études dans un tel lieu,<sup>2</sup> puis dans les clubs de Saint-James et les salons de Mayfair et de Belgravia, enfin aux mess d'officiers durant la Deuxième Guerre mondiale) pour en être le portraitiste et le satiriste idéal, étant à la fois dehors et dedans.

Il fit même mieux que de la peindre, il s'y identifia au point de finir par tenir pour lui-même ce rôle d'aristocrate conscient des responsabilités que ceux qui l'étaient de naissance n'étaient plus capables d'assumer. Et comme si de s'anoblir lui-même ne suffisait pas, il se fit aussi catholique, comme Frederick Rolfe avant lui, lequel se voyant refuser par les autorités ecclésiastiques de son pays l'accès au sacerdoce, imagina dans un roman autobiographique de se peindre sous les traits d'un pape de fiction, tenant à la fois de François d'Assise, de Savonarole et d'Alexandre Borgia.<sup>3</sup> Car pour Rolfe comme pour Waugh, aristocratie et catholicisme étaient aussi indissociables que le trône et l'autel pour Joseph de Maistre, le catholicisme étant une seconde aristocratie, ou une aristocratie de substitution (c'est-à-dire de grâce et de couronnement), ajoutée à la première qui est de naissance et de nature.

Cette société aristocratique décadente dont Waugh fait le tableau et dont il décrit les excentricités, ne croyez pas qu'il se réjouisse de la voir disparaître. Il voudrait au contraire la voir durer, se

relever, car elle est, à ses yeux, le réservoir de toutes les valeurs nobles et désintéressées. Waugh peignit donc son déclin et sa disparition.

Que devient une société aristocratique quand elle cesse de remplir sa fonction et sa mission ? Elle fait de la figuration. Elle devient frivole. Ce qui au fond n'est pas plus mal que de faire dans le social et l'humanitaire en croyant faire œuvre de charité.

## Le satirique

Evelyn Waugh se situe au carrefour de deux traditions : celle du dandysme excentrique héritée de Wilde, de Beerbohm, de Beardsley, de Firbank et du premier Huxley, qu'il illustra dans la première moitié de son œuvre, entre-

*Evelyn Waugh, 1940*



2 • Une université comme celle d'Oxford en ce temps-là tenait à la fois du club et du cloître, du phalanstère, de la république platonicienne revisitée par Walter Pater et de l'abbaye de Thélème, où des jeunes gens de familles fortunés venaient nouer des amitiés pour la vie entière, la question du travail ne se posant pas vraiment pour ces nobles éphèbes.

3 • *Hadrien VII* (1904). (n.d.l.r.)

prise sous le signe de la frivolité esthète et décadente, et celle du sérieux newmanien et chestertonien qu'avaient déjà cultivé Maurice Baring et Compton Mac Kenzie, et qu'il développa à partir de *Retour à Brideshead*, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Humour donc, et du plus noir et du plus renversant, celui qui vous cloue sur place et qui provoque le fou-rire ou vous laisse interdit. Mais humour par défaut, par nécessité et par désespoir. La perte étant celle de l'innocence et de la foi. L'humour est une denrée de substitution que secrètent les organismes exsangues et désespérés. L'humour est la paire de gants et les pincettes qu'on prend pour toucher à des plaies purulentes qui ne se refermeront jamais. L'humour est la dernière cartouche de l'honnête homme indigné et enragé. Une décomposition peut prêter à rire. Et quel rire ! Car Waugh a l'œil et le trait. Et dans sa rage à la Swift, il le charge et le noircit.

Ce qui enchantait et éblouissait encore chez un romancier lacunaire et lunaire comme Ronald Firbank, avec sa veine si particulière d'*inspired silliness*, enrage et désespère Waugh qui, vingt ans après, ne peut plus se contenter de vivre dans le monde féerique de son aîné. Waugh voit s'en aller tout ce qui a fait la grandeur, la grâce et la beauté de son pays : ses élégances, ses campagnes, ses églises, ses portraitistes et ses paysagistes. Il voit partir une civilisation élégante d'un côté, paysanne de l'autre, dont les attaches remontaient à Homère et à Virgile. Il voit, plus grave encore, partir la foi, qui tenait par toute sa symbolique à ce monde ancien et patriarcal.

Voilà ce que n'ont pas voulu comprendre les critiques littéraires après-guerre, ceux qui avaient encensé ses premiers

livres et qui étaient tous plus ou moins des intellectuels de gauche, hédonistes ou socialistes, et le plus souvent les deux à la fois, des bobos avant la lettre, comme son ami Cyril Connolly, critique littéraire du *Times*.

Orwell, parmi les intellectuels de gauche de sa génération, sans regretter pour autant les grâces aristocratiques de la vieille Angleterre, voyait avec la même horreur que Waugh se profiler le monde futur. Graham Greene, son interlocuteur privilégié dans le monde littéraire catholique anglais, dont les idées et la théologie étaient diamétralement opposées à celles de Waugh, l'un socialiste et presque janséniste et l'autre réactionnaire et thomiste, lui conserva une indéfectible admiration.

## Le réactionnaire

Waugh ne faisait plus rire. Il était devenu sérieux. Il ne se contentait plus de faire la satire d'une société décadente et aristocratique, il attaquait ouvertement les valeurs nouvelles de la modernité. Ce qu'on ne lui pardonna pas. Il était devenu une vieille lune. Il avait la nostalgie du passé, la nostalgie de sa jeunesse. Il avait cessé d'être le Waugh satirique et désopilant de ses premiers livres (*Grandeur et décadence*, *Ces corps vils*, *Ce cher disparu*, *Une poignée de cendres*, roman dans lequel s'amorce déjà sa seconde manière).

Ils ne retrouvaient plus ce dialogue étincelant, désarticulé et absurde qui les avait tellement amusés. Ils ne se retrouvaient plus dans le Waugh converti, vivant sur ses terres du Somerset comme un gentilhomme campagnard et refusant d'inviter à sa table les concubines de ses amis ou connaissances. Ils critiquèrent son conser-

vatisme, son snobisme, que sais-je encore ? Décidément Waugh avait fait son temps.

## Un roman de croyant

*Retour à Brideshead*, son grand roman catholique, ne fut aux yeux des critiques anglais de l'époque qu'un monument funéraire élevé à ses années d'Oxford. Ce n'est pourtant pas un roman d'esthète pleurant un monde défunt, mais un roman de croyant, mettant aux prises une vieille famille aristocratique anglaise et le monde d'aujourd'hui.

Waugh se pose le problème suivant : que peut bien faire un aristocrate catholique dans le monde moderne, sinon se saouler et multiplier frasques et fugues, jusqu'à ce que la grâce frappe comme la foudre un autre de ses élus ? Au fond la solution adoptée par Waugh et par son principal héros n'est pas tellement éloignée de celle qu'adopta un peu plus tôt un autre aristocrate noceur... et pour finir, saint, Charles de Foucauld.

*Retour à Brideshead* est le roman d'une famille aristocrate, restée fidèle à la vieille foi, dans l'Angleterre des années 20 du siècle dernier. Ici dandysme, catholicisme, aristocratie et fidélité ne font qu'un, et si le catholicisme est montré comme une grâce, il est également présenté comme une fatalité, comme une chose qu'on n'a pas choisie, qui vous possède, contre laquelle on regimbe, mais qui finira par triompher de vous car Dieu est le plus fort. Les cœurs sont transpercés d'un glaive. On monte au ciel en titubant. Le bonheur n'est pas de ce monde, les amants devront se séparer. Les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes.

On se souviendra ainsi de Lady Marchmain, gardienne de l'orthodoxie des mœurs de sa famille, de son époux, libertin et charmeur, ayant déserté le toit et le lit conjugal (car comment supporter une sainte ?) pour vivre ouvertement dans un palais vénitien avec sa maîtresse, de son retour in extremis à la foi et au repentir de sa vie dissolue. Et d'un fils, Sébastien, promis sinon au martyr comme son saint patron, du moins à un long chemin de croix, d'une beauté filiale et androgyne qui n'est pas sans évoquer la figure de Dorian Gray, moins le pacte avec le démon, et qui n'a véritablement rien d'autre à faire sur la terre que de devenir une espère de saint ; ce qu'il finira par être, après force fugues, saouleries, chemins de traverse et autres retraites monastiques aux confins du désert. La seule carrière qui sied à un aristocrate en ces temps délabrés. Echappé à la tutelle de sa mère, Sébastien devient la proie de choix du dieu jaloux des Écritures. Il n'y a pas à dire, on dirait une fois de plus que le catholicisme a été inventé pour fournir des sujets à des romanciers.

Quant à Waugh, la foi, le gin, l'exercice de son art, la pratique religieuse, son rôle de *pater familias* et de gentilhomme terrien, et une correspondance soutenue avec son amie la romancière et historienne Nancy Mitford vivant à Paris furent ses principaux soutiens. Et Dieu, abrégeant ses épreuves et ses dégoûts, l'enleva à l'affection des siens à l'âge somme toute raisonnable de soixante-trois ans.

G. J.

# Un réseau mondial d'amis

**Frère John de Taizé,**  
*Une multitude d'amis,*  
Taizé, Presses de Taizé  
2011, 172 p.

L'auteur tente de réimaginer l'Eglise chrétienne à l'heure de la mondialisation. Il nous offre un parcours passionnant, qui a commencé à germer dans sa tête lorsque, au cours d'un voyage, on lui demanda s'il ne se sentait pas seul, loin de sa communauté. Seul ? Il n'en avait pas le sentiment car il était accueilli par tant d'amis.

Ces amis ne l'étaient pas à titre personnel mais résultaient d'expériences partagées, soit à Taizé, soit dans d'autres rencontres passées à approfondir la foi chrétienne et le sens d'être ensemble à cause du Christ.

La spécificité de la foi chrétienne ne réside pas dans le fait qu'elle soit une religion car « Jésus n'appelle pas à une nouvelle religion mais à la vie », insistant fortement sur ce que nous appelons une relation personnelle avec Dieu. Le christianisme peut donc être comme une spiritualité qui s'enracine dans ce que la Bible appelle le cœur humain. Et l'auteur de citer *Lumen Gentium* (Constitution sur l'Eglise). « L'expression la plus claire de la foi chrétienne, en tant que l'offre en acte d'une communion universelle en Dieu, est un réseau mondial d'amis qui sont des amis de Dieu, tout en étant des amis du Christ. »

Pour parler d'amitié, l'auteur se réfère à C.S. Lewis, qui distingue quatre sortes d'amour : l'affection, l'amitié, le désir et la charité, à Augustin d'Hippone accordant toute sa vie une très grande importance à l'amitié, à Aelred de Rievaulx (Père abbé du monastère du même nom, 1110-1167), connu comme

le Bernard du Nord, dont le livre préféré était *Les Confessions* de saint Augustin et qui, dans ses propres livres, *Le miroir de la charité* et *L'Amitié spirituelle*, réconcilie les notions païenne et chrétienne de l'amitié. Il se réfère aussi à Thomas d'Aquin, au cardinal Newman, à Dietrich Bonhoeffer, à Simone Weil et à deux théologiens allemands du XX<sup>e</sup> siècle, Jürgen Moltman et Elisabeth Moltman-Wender.

Pour le fondateur de Taizé, Frère Roger, l'amitié est en quelque sorte la face humaine de l'Eglise. Un souci brûlant de réconciliation entre les chrétiens l'a poussé à se faire des amis d'un grand nombre de personnes à travers le monde. Pour lui, l'amitié se caractérise par l'attention à l'autre et, dans notre relation à Dieu, cela s'appelle la prière personnelle.

Dans le chapitre *Une parabole de Communauté*, l'auteur revoit la fondation de Taizé, son cheminement, sa solidarité, son épanouissement et sa quête de communion avec tous. En conclusion, comme dernière parabole, il se souvient avec émotion de la mort du fondateur, de l'espérance, de la force qui revêtirent alors chaque Frère, les poussant encore plus loin dans leur mission d'ouverture et de coexistence avec des groupes ayant des pratiques et des croyances spirituelles différentes ou n'en ayant pas du tout.

Un très beau livre, qui résonne comme une promesse.

**Marie-Luce Dayer**

# Journal d'une amitié

Ce journal de bord impressionne par la force intérieure dans la durée chez cette amie du pape Jean Paul II. Cet itinéraire spirituel marqué d'une recherche constante de Dieu exprime un lien profond entre activités et prières.

Née à Lublin, au sud de Varsovie, en 1921, engagée dans le scoutisme, déportée en 1941 à Ravensbrück, libérée en 1945, Wanda Wojtasik épouse Andrzej Póltawski en 1947 ; ils auront quatre filles. Psychiatre, elle fonde l'Institut de théologie de la famille à Cracovie. Active en Pologne et sur le plan international, elle écrit une série d'ouvrages sur la préparation au mariage et la vie sexuelle. Intelligente, dynamique, croyante, elle manifeste une autorité morale appréciée. Nommée en 1994 à l'Académie pontificale pour la vie, elle se voit honorée de médailles et de titres.

Cette vie super active n'étouffe pas le spirituel qui illumine et rend possible une telle énergie au service du bien commun. En cela réside l'intérêt du livre. Animée toute jeune déjà par un idéal de vie qui ne la quittera jamais, même dans le camp de concentration, elle se pose des questions sur la personne humaine. Un jour, en entrant dans une église, elle rencontre un prêtre qui a le don de l'éclairer. « Le ton de sa voix et ce qu'il me disait sonnaient si justes et correspondaient tellement à ce que je cherchais ! Du coup, j'en étais certaine, je reviendrais vers ce prêtre, parce qu'il me comprenait. » De là naîtra cette amitié, qui durera jusqu'au décès de Jean Paul II.

Conférences, retraites, actions communes au service de la famille consolident leur lien. S'ajoutent des randonnées à la montagne : « Le Père Karol Wojtyła... faisait lui aussi des randonnées dans les montagnes, mais je dirai plutôt qu'il les contemplait... Son regard absorbé, plein d'admiration pour la beauté de la nature, était un regard rivé sur le Créateur. » Ces journées de prières, de lectures et d'émerveillement de la nature les marquent profondément.

L'écriture de Póltawska, à la fois analytique, poétique et spirituelle, nous introduit dans un univers marqué de transcendance. En parcourant jour après jour son journal, une certaine contagion nous envahit. Nous percevons la présence de Dieu, nous admirons la nature, reflet du Créateur, nous nous associons au Christ, nous partageons nombre de ses réflexions.

Un point à relever : son union au Christ à travers ses souffrances dorsales durant toute sa vie. Elle en parle peu, mais les quelques allusions laissent deviner un réel don de soi à Dieu. Sa correspondance avec Karol Wojtyła révèle un échange profond, l'un soutenant l'autre. Avec plaisir, nous découvrons une nouvelle part de l'homme Jean Paul II, allant de pair avec son esprit intellectuel et religieux.

**Willy Vogelsanger**

**Wanda Póltawska,**  
*Journal d'une amitié.*  
*La famille Póltawski et*  
*Karol Wojtyła. Avec*  
*quarante-six lettres*  
*inédites de Jean Paul*  
*II, Paris, Mediaspaul*  
2011, 618 p.

---

 ■ Religions
 

---

**Michel Roger**  
***Le dialogue islamochrétien***  
***dans l'esprit d'Assise***

Paris, Lethielleux 2011, 190 p.

Une intéressante compilation d'essais, de réflexions et de textes divers pavant la réflexion d'un homme engagé dans le dialogue islamochrétien : voilà un ouvrage au langage simple et clair, comme son auteur, décédé en avril 2011.

Il s'agit surtout du regard d'un chrétien - religieux et nigérien d'adoption, puisqu'incardiné comme prêtre à Niamey - sur quelques entrées dans le vaste monde musulman : les soufis, la notion de proximité de Dieu ou *qurb* en arabe, ou encore les Sept Dormants.

Cet homme modeste et de relation a également contribué à la réflexion de l'islam en France dans le sensible contexte du rapport Métropole-Algérie, qui nuance toujours le dialogue islamochrétien dans l'Hexagone, en publiant entre 2008 et 2010 trois ouvrages très abordables et intelligemment rédigés. On retrouve dans cet ouvrage posthume, préfacé et mis en forme par J.-M. Aveline (un autre auteur intéressant sur le sujet), le souci de faire connaître l'autre au travers de ce que le partenaire de dialogue en a compris...

Instructif sans pesanteur académique, bienveillant sans condescendance, ce livre - comme son auteur - exhale l'humilité nécessaire au dialogue entre les religions, que l'Eglise catholique-romaine promeut depuis l'incontournable concile Vatican II, concile du dialogue avec le monde pluriel. A mettre entre toutes les mains !

Thierry Schelling

---

 ■ Témoignages
 

---

**Maurice René Beaupère**  
***Nous avons cheminé ensemble***
*Un itinéraire œcuménique*  
*Entretiens avec Béatrice Soltner*  
 Lyon, Editions Olivétan 2012, 192 p.

Le dominicain lyonnais René Beaupère retrace son itinéraire de vie et de foi œcuménique. Dès la fin des années 1940, dans

le sillage de l'abbé Paul Couturier, pionnier de l'œcuménisme à Lyon, Beaupère noue un contact à Taizé avec les Frères Max Thurian et Roger Schütz, d'où sortira une amitié qui durera jusqu'à leur mort.

D'innombrables rencontres avec des personnalités du monde protestant et orthodoxe, dont le patriarche Athénagoras, jalonnent sa vie. Mais à côté du monde protestant, en particulier français et suisse romand, il découvrira et fera découvrir à nombre de personnes les Eglises chrétiennes du Moyen-Orient et de l'Europe de l'Est.

Formé à l'étude de la Bible à l'Ecole biblique de Jérusalem, Beaupère a su allier avec sagesse connaissances livresques et connaissance des gens. En témoigne sa longue participation à Foi et Constitution, le département théologique du Conseil œcuménique des Eglises, ainsi qu'au Groupe des Dombes. Il fut ainsi présent à Lima en 1982, lors de l'adoption du fameux document sur le baptême, l'eucharistie et les ministères. En témoigne aussi son travail persévérant pour la reconnaissance des foyers mixtes, avec la fondation de la revue du même nom et la fondation, avec François Biot, du Centre Saint-Irénée.

Beaucoup d'épisodes racontés, souvent avec humour, rendent la lecture de l'ouvrage passionnante. Ainsi, pendant le Synode romain de 1967, lors d'une promenade avec son confrère dominicain Jérôme Hamer, secrétaire-adjoint du Secrétariat pour l'unité, Beaupère l'interpelle : « Les foyers mixtes devraient pouvoir, en certains cas exceptionnels, pratiquer l'hospitalité eucharistique. » Jérôme Hamer tourne vers lui un regard stupéfait et réprobateur... Une responsabilité pastorale peut être une source de vision plus humaine et plus évangélique de la situation des couples mixtes dans l'Eglise, conclut l'auteur.

Le récit de l'itinéraire de l'auteur est ponctué de réflexions théologiques et pratiques, sert de bilan et même quelques fois d'ouverture vers l'avenir.

Joseph Hug

**Margot Kässmann**

***Au milieu de la vie***

*Quel avenir après cinquante ans ?*

Genève, Labor et Fides 2011, 210 p.

Incapable de rédiger une recension pour un livre qui colle tellement à ce que je vis (et qui m'a donné l'impression de ne plus être décalée), je revendique ici le droit à la subjectivité : lire l'ouvrage de cette femme remarquable qu'est la théologienne luthérienne Margot Kässmann est aussi bénéfique et libérateur qu'une conversation à bâtons rompus, au coin du feu (ou dans tout autre endroit chaleureux), avec une amie très chère.

L'auteure n'a pas de recette à donner, ni la prétention de savoir ou de livrer quelque révélation ou expérience inédite ; elle partage - en toute simplicité et dans le plus grand respect du lecteur - le fruit de ses observations et ses propres interrogations concernant une étape existentielle : 50 ans, plus jeune mais pas encore « vieille ».

C'est la conscience aiguë du temps passé, des accomplissements, des opportunités qui ne se présenteront plus, mais aussi du potentiel des années qui restent à vivre aussi pleinement que possible, malgré les renoncements, les deuils et les limites qu'il n'est plus possible d'occulter.

Margot Kässmann aborde en dix chapitres, du corps aux relations, aux changements, aux peurs ou à la finitude, les expériences qui s'imposent aux quinquagénaires, qu'ils et elles le veulent ou non. L'ouvrage - qui n'est pas un guide psychologique - se distingue en ce qu'il s'inscrit dans une perspective chrétienne et qu'il ne donne pas de conseils prêts à l'emploi mais des pistes de réflexion, un autre regard, un appel à la liberté que donne l'âge.

L'auteure aborde une perspective plutôt féminine, mais la question fondamentale « qu'est-ce qui m'attend après tout ce que j'ai déjà vécu » se pose évidemment aussi aux hommes, même s'ils y répondent (parfois) différemment. Lire cet ouvrage à deux, avec un compagnon ou une amie, permettrait d'amorcer un dialogue salutaire dans une société où vieillir est perçu si négativement !

Anne Durrer

■ Portraits

**Martial Python**

***La vie mystique de Marguerite Bays, stigmatisée suisse***

Paris, Parole et Silence 2011, 176 p.

Je voudrais dire *bravo* à l'abbé Martial Python pour la qualité de sa plume racontant l'histoire de la bienheureuse Marguerite Bays. Il ne s'arrête pas à une description des faits, mais les situe dans leur contexte historique, les enrichit d'un sens théologique et spirituel élargi. L'auteur a réussi un joli tour de force en donnant à ce récit de la profondeur et de la simplicité.

C'est le cheminement d'une sainte vie qui coule dans un siècle où, sous l'influence de différents courants sociopolitiques et religieux, naît celui du dolorisme. Si Marguerite évolue dans ce contexte, l'auteur ne l'enferme pas dans cette vision des choses. Il la compare volontiers à François d'Assise et à d'autres qui l'ont précédée dans cet esprit de sainteté. Tout en s'appuyant sur des témoignages, il l'enracine dans son expérience pétrie d'humanité, il relate l'une ou l'autre de ses prophéties audacieuses, il donne à voir l'épaisseur de son regard plongé dans le mystère de la foi et relate ses souffrances avec le doigté du réalisme. On a l'impression d'entrer dans cette histoire comme dans un tableau où s'animent nombre de personnes. La bienheureuse Marguerite Bays en est l'étoile lumineuse, toute humble, qui tisse le lien entre le terrestre et le céleste, formant ainsi, sans relâche, une constellation d'amour.

Si la lecture est agréable, il y a cependant quelquefois de quoi se laisser interpeller. « La vie de Jésus est si courte et parfaite qu'elle pourrait nous effrayer par ses exigences. Alors que les saints, étant de notre condition, nous font entrer d'une manière plus humaine dans l'Évangile. » Après tout c'est une question de sensibilité.

Catherine Menoud

**Serge Nessi**  
**La Croix-Rouge Suisse**  
**au secours des enfants**

1942-1945

*Le rôle du docteur Hugo Oltramare*  
 Genève, Slatkine 2011, 262 p.

Ceux et celles qui, en France, ont connu la guerre 1939-1945 découvriront dans cet ouvrage remarquablement documenté à quel point l'un de leurs rêves s'est réalisé pour quelques-uns de leurs compatriotes.

Sous le contrôle de l'occupation nazie, une discrète rumeur se propageait : la Suisse, si proche géographiquement et pourtant distante militairement, accueillait des enfants pour qu'ils se refassent une santé !

Les statistiques parlent : de 1940 à 1949, des familles suisses ont accueilli plus de 160 000 enfants... Dans un pays en guerre, le drapeau de la Croix-Rouge Suisse était donc un emblème d'espérance pour bon nombre de familles. Un mouvement humanitaire, pragmatique et réaliste s'était enraciné dans ce pays et se développait, sur une route administrative semée d'obstacles, dans l'esprit et le cœur de quelques personnalités perspicaces et audacieuses.

L'une d'entre elles reste fort présente dans la mémoire de Français qui ont été les bénéficiaires de son aide. Il s'agit de Hugo Oltramare (1887-1957), médecin et pasteur protestant à Genève, qui n'a eu de cesse, en ces circonstances difficiles et douloureuses, d'assumer une tâche en profondeur : celle de coordonner une entreprise de survie pour des enfants nécessiteux.

L'ouvrage de Serge Nessi, juriste et ancien délégué général au Comité international de la Croix-Rouge, rappelle avec soin cette période au cours de laquelle de nombreuses familles suisses ont ouvert leur maison et leur cœur. Voilà des pages qui nettoient l'image, si souvent défigurée, d'un pays suspecté de compromissions avec le Reich sous couvert de neutralité, et qui, par contraste, mettent en lumière des valeurs qui constituent un solide héritage humain et spirituel dans l'histoire d'une nation.

L'exemple d'une détermination privée est à l'honneur de Genève, et il est précieux de s'en souvenir.

Louis Christiaens

■ Economie

**Emmanuel Faber**  
**Chemins de traverse**

*Vivre l'économie autrement*

Paris, Albin Michel 2011, 224 p.

« A travers ces pages, ce sont l'engagement et l'esprit d'innovation de l'auteur dans de multiples projets dans le monde qui sont récompensés. Alliant à la fois l'efficacité du manager et une approche éthique des convergences entre l'économie et le social, Emmanuel Faber, qui est vice-président du groupe Danone, ouvre des perspectives originales sur le monde de la finance et de l'entreprise en valorisant la dimension humaine de ses initiatives. Rassemblant ces éléments, économiques, financiers, sociaux, pour les passer au crible d'un autre regard, l'œuvre est ainsi pénétrée d'un humanisme chrétien authentique et pleinement actuel. » Tel est le commentaire du jury qui a décerné à cet ouvrage le Prix humanisme chrétien 2012.

Ce livre est le témoignage d'un homme qui nous donne la chance de partager son expérience professionnelle mais surtout humaine. D'emblée il dénonce le double refus du cynisme de la finance et du désespoir de l'idéalisme, et réhabilite à juste titre l'entreprise. Le choix de la gratuité, au sein du monde concurrentiel, la recherche permanente de l'efficacité et la recherche de sens à son action lui permettent d'assumer à la fois son rôle de dirigeant d'une multinationale et d'agir dans le souci de l'autre. Il montre qu'une voie managériale responsable est possible pour un chrétien convaincu et convaincant, invité cette année à prêcher la retraite de Carême à Notre-Dame de Paris. Son activité foisonnante lui permet de nouer le dialogue avec les altermondialistes, en brisant leurs résistances et en partageant avec eux la conviction « qu'un autre monde est possible ».

Beaucoup d'initiatives sont rapportées, telles la création d'une chaire « social business. Entreprise et pauvreté » à l'école des HEC Paris ou le développement du *copyleft* par opposition au *copyright*.

Ce livre est à recommander à tous mais surtout aux sceptiques. J'y ai pour ma part décelé une voie vers la sainteté.

Dominique Mougeotte

**Arènes Jacques**, *Croire au temps du Dieu fragile. Psychanalyse du deuil de Dieu*, Paris, Cerf 2012, 394 p.

**Babiak Augustin (=Augustyn)**, *Il Metropolita Andrea Szeptyckyj nel suo incarico di visitatore apostolico (1920-1923) e nei suoi rapporti con il governo polacco*, Trento-Bolzano, Casa Editrice « Artos » 2012, 256 p.

**Bovon François**, *Dans l'atelier de l'exégète. Du canon aux apocryphes*, Genève, Labor et Fides 2012, 400 p.

**Bugnon Roland**, *Voyage de Marc en Galilée. Récit imaginaire et romancé de la naissance d'un livre*, St-Maurice, Saint-Augustin 2012, 296 p.

**\*\*\*Col.**, « Nous avons vu sa gloire ». *Pour une phénoménologie du Credo*, Bruxelles, Lessius 2012, 304 p. [44083]

**\*\*\*Col.**, *Dieu nous parle ? A travers le langage symbolique pour une lecture renouvelée de la Bible*, Paris, Société des écrivains 2011, 248 p. [44034]

**\*\*\*Col.**, *Newman et Blondel : conscience et intelligence*, Paris, Parole et Silence 2012, 298 p. [44058]

**Conférence des évêques de France**, *Enjeux et défis écologiques pour l'avenir*, Paris, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame 2012, 80 p.

**Coste René**, *L'amitié avec Jésus*, Paris, Cerf 2012, 324 p.

**Demeestère Philippe**, *Les pauvres nous excèdent. Lieux communs*, Montrouge, Bayard 2012, 144 p.

**Ferrer Michel**, *Birmanie*, Genève, Olizane 2012, 316 p.

**Humbrecht Thierry-Dominique**, *L'évangélisation impertinente. Guide du chrétien au pays des postmodernes*, Paris, Parole et Silence 2012, 286 p.

**Jobin Bernard**, *Parcours africains*, Sierre, à la Carte 2011, 214 p.

**Jobin Guy**, *Des religions à la spiritualité. Une appropriation biomédicale du religieux dans l'hôpital*, Bruxelles/Montréal, Lumen Vitae 2012, 108 p.

**Ledentu Florent**, *Gouvernance d'entreprise. Quels défis pour les PME*, Paudex/Genève, Centre patronal/Fédération des entreprises romandes 2012, 52 p.

**Lestienne Rémy**, *Dialogues sur l'émergence*, Paris, Le Pommier 2012, 216 p.

**Longchamp Albert**, *Anne de Xainctonge. Eine starke Frau. Gründerin der Gesellschaft von Sankt Ursula*, Brig, Kloster St. Ursula 2012, 192 p.

**Malka Salomon**, *Jésus rendu aux siens. Enquête en Terre sainte sur une énigme de vingt siècles*, Paris, Albin Michel 2012, 282 p.

**Marguerat Daniel**, *Saveurs du récit biblique*, Genève/Montrouge, Labor et Fides/Bayard 2012, 366 p.

**Monod-Zorzi Stéphanie**, *Soins aux personnes âgées. Intégrer la spiritualité ?* Bruxelles/Montréal, Lumen Vitae 2012, 104 p.

**Peltreau-Villeneuve Benoit-Emmanuel**, *Ouvrier de la sagesse. Le Père Marie-Dominique Philippe, un homme libre*, Paris, Parole et Silence 2012, 218 p.

**Pernet Henry**, *Correspondance avec Mircea Eliade 1961-1986*, Genève, Labor et Fides 2012, 286 p.

**Pfefferkorn Roland**, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Page deux 2012, 140 p.

**Pietri Gaston**, *De Voltaire à la liberté religieuse. De la tolérance à la vraie liberté*, Paris, Salvator 2012, 178 p.

**Pralong Joël**, *Le vertige du suicide. Lettres aux proches désemparés*, Nouanel-Fuzelier, Béatitudes 2012, 128 p.

**Probst Jean-Robert**, *Les Suisses de Paris. Soixante balades insolites*, Bière, Cabédita 2012, 158 p.

**Rognon Frédéric**, *Génération Ellul. Soixante héritiers de la pensée de Jacques Ellul*, Genève, Labor et Fides 2012, 390 p.

**Salenson Christian**, *Les sacrements. Sept clés pour la vie*, Paris, Desclée de Brouwer 2012, 198 p.

**Séonnet Michel**, *Une vie de quinze ans*, Paris, Desclée de Brouwer 2012, 116 p.

# Incongruités

Lorsque son ami John Lennon mourut sous les balles d'un tueur, le sculpteur suédois Carl Fredrik Reuterswärd fut bouleversé. En l'honneur du musicien assassiné et de son engagement pour la non-violence, il créa alors une œuvre intitulée précisément Non-violence, connue aussi sous le titre de Révolver noué. Comme son nom l'indique, elle représente un revolver de taille monumentale dont le canon, torsadé en forme de nœud, rend le tir impossible.

Il existe de cette sculpture en bronze plusieurs variantes, dispersées un peu partout dans le monde, mais la principale, du moins en termes de message politique, est celle qui trône devant le bâtiment des Nations-Unies à New-York, haut-lieu (avec Genève) du dialogue international. Puisque c'est là, en effet, qu'est sensée se discuter la paix du monde, nulle autre place ne semblait plus appropriée pour exposer cette œuvre hautement évocatrice qui, selon les commentateurs, « résume en quelques courbes simples la plus grande prière de l'homme : celle qui n'implore par la victoire, mais la paix ».

C'est très beau. Toutefois, en cette fin d'été 2012, on ne m'en voudra pas de rire jaune à l'évocation de ce revolver noué, qui nous rappelle douloureusement combien la distance est énorme entre le bel idéal qu'il promet et la réalité du monde. Tragique incohérence ! Et le fait que cet emblème se trouve justement aux Etats-Unis, pays où la libre circulation des armes provoque sans cesse des carnages, et, au surplus, devant le siège d'une institution vouée à la paix qui échoue la plupart du temps à concrétiser ses nobles buts, renforce encore cette impression d'incongruité. Je me demande si les membres de l'Assemblée onusienne en sont conscients, à chaque fois que, sortant d'une réunion où le sort de la Syrie a été discuté en vain, ils passent devant la sculpture de Reuterswärd ? Eprouvent-ils un léger malaise ? Et les délégués des Etats-Unis, de la Russie et de la Chine qui viennent de faire capoter la signature de l'accord sur le commerce des armes, alors qu'à chaque minute une personne meurt sur cette terre à cause de la violence armée, se sentent-ils tout à fait bien dans leurs baskets ?

*Selon Wikipédia, le commerce des armes représente environ 1400 milliards de dollars par an (!!!). Les cinq membres permanents du Conseil de sécurité (Etats-Unis, Russie, Chine, France, Royaume-Uni) ainsi qu'Israël totalisent 90 % des exportations mondiales d'armes neuves. Quant au processus de négociation du traité sur le commerce des armes, lancé en novembre 2009, il est le fruit de la mobilisation des ONG (notamment Amnesty International) et de plusieurs Etats, dont le Royaume-Uni et la France. Après cinq comités préparatoires, il aurait pu trouver enfin un aboutissement favorable en juillet 2012 à New-York, si les trois plus grandes puissances de la planète n'avaient pas sollicité « davantage de temps ».*

*Du temps pour quoi ? Pour que l'hécatombe s'amplifie ? Pour que les marchands de canons continuent de se remplir les poches ? Je n'arrive pas à y croire. Comme je n'arrive pas à croire que cette horrible guerre syrienne puisse se poursuivre et s'aggraver de jour en jour sans qu'aucune décision ne soit prise au niveau international afin de tenter d'y mettre un terme, ou du moins un frein.*

*Et puisqu'on en parle, il y a dans le conflit syrien - comme d'ailleurs dans toutes les insurrections liées au printemps arabe - une incongruité majeure qui m'inquiète au plus haut point. Je veux parler de cette manière qu'ont les combattants de tous bords de crier « Dieu est grand » à chaque tir d'obus qui fait mouche, chaque avion abattu, chaque ennemi descendu. Cela équivaut à faire de Dieu le promoteur de la violence et le fossoyeur de tous ceux qui meurent sur le champ de bataille. Cette invocation belliciste est aussi scandaleuse que les passages de l'Ancien Testament qui présentent certaines guerres comme voulues et bénies par « le Dieu des armées ».*

*Je conçois parfaitement qu'en face de la souffrance et de la mort d'autrui, on puisse incriminer l'inaction apparente du Tout-Puissant, lui crier notre incompréhension et notre colère, lui demander pourquoi il permet toutes ces horreurs. Mais lui en attribuer la gloire et le célébrer comme si c'était grâce à lui qu'elles se produisent, voilà qui dépasse l'entendement. La honte ! A se tirer des balles.*

**Gladys Théodoloz**



**JAB**  
**CH-1227 Carouge**  
**PP/Journal**

**missio**

Weltweit miteinander Kirche sein  
Echange et partage entre Eglises  
Essere assieme Chiesa nel mondo



UNIVERSITAS  
FRIBURGENSIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE / THEOLOGISCHE FAKULTÄT

## **OUVERTURE DU MOIS DE LA MISSION UNIVERSELLE**

Petites communautés chrétiennes : une aubaine pour la Suisse !

## **IMPULSTAGUNG ZUM WELTMISSIONSMONAT**

Kleine christliche Gemeinschaften weltweit –  
eine Chance für die Schweiz



26 septembre 2012

Centre de formation continue, Université de Fribourg

26. September 2012

Weiterbildungszentrum, Universität Freiburg